

Zeitschrift: Freiburger Geschichtsblätter

Herausgeber: Deutscher Geschichtsforschender Verein des Kantons Freiburg

Band: 69 (1992)

Artikel: Der Freiburger Nicolas de Gady und seine Kompanie im Schweizer Emigrantenregiment Bachmann im 2. Koalitionskrieg (1799-1801)

Autor: Foerster, Hubert

Kapitel: Edition : "Quelques reflexions sur les campagnes de 1799, 1800 et 1801 avec un narré succinct de ce qui regarde le Rgt. Suisse de Bachmann

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340416>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EDITION

«*Quelques reflexions sur les campagnes de 1799, 1800 et 1801
avec un narré succinct de ce qui regarde
le Rgt. Suisse de Bachmann*⁴⁶

Je n'ecris ceci que pour les amis qui me connnoissent, les quels me jugeront tel que je suis, ne verront dans les faits que je cite que la vérité et, dans les reflexions que je fais, que l'envie de m'instruire

⁴⁶ Der Feldzug von 1799/1800 wurde auch von kompetenter Seite, verantwortlichen Generalen, Kriegsteilnehmern und Militärtheoretikern als zeitgenössische Publikation oder im kritischen Rückblick behandelt. Nachdem Gady diese Literatur kannte, sind beispielsweise zu nennen Erzherzog Karl von ÖSTERREICH, *Geschichte des Feldzugs von 1799 in Deutschland und in der Schweiz*, 2 Bde., Wien (1819). – Antoine-Henri JOMINI, *Traité des grandes opérations militaires...*, Paris 1811. – IDEM, *Histoire des guerres de la Révolution*, 15 Bde., Paris 1816–1824, hier Bd. 12 und 13. – In diesem Zusammenhang muß die kritische Untersuchung beachtet werden von Claude BONARD, *Lecourbe vu par Jomini: une analyse de la guerre en montagne. La campagne d'Engadine et d'Helvétie (mars 1799)*, in: Akten zum 17. Kongreß der Internationalen Kommission für Militärgeschichte 1991 (im Druck. – In der Folge als 17. Kongreßakten zitiert). – Heinrich von Bülow, *Lehrsätze des neuen Kriegs*, Berlin 1805. – IDEM, *Der Feldzug Anno 1800–1801*, (Berlin 1802). – Karl von CLAUSEWITZ, *Die Feldzüge von 1799 in Italien und in der Schweiz*, in: Hinterlassene Schriften, Bd. 5 und 6, Berlin 1833–1834. – MARES, *Précis historique de la campagne du Général Masséna dans les Grisons et en Helvétie... ou Recueil des rapports qui contiennent les détails des opérations de cette campagne*, Paris 1799. – *Précis des événements militaires ou essai historique sur la guerre présente*, 2 Bde., Paris 1800. – *Storia della campagna fatta in Italia de S. A. il Generale Feld-Maresciallo Principe Suvarov*, 2 Bde., Florenz 1799–1800. – *Politisch-militairische Geschichte des merkwürdigen Feldzuges vom Jahre 1799 in bes. Rücksicht auf die Armee Sr. königl. Hoheit des Erzherzogs Karl*, Ulm 1801. – Der Einsatz der Schweizer Emigrantenregimenter wird dabei entweder übergangen oder mit «einem Satz» abgetan. Dies entspricht der politischen Bedeutung dieser Truppen vom europäischen Standpunkt aus und militärisch von der Größenordnung der eingesetzten ausländischen Heere. Die Existenz, der Einsatz und der Umfang der Emigrantentruppen und -bewegung ist auf der innenpolitischen Ebene der Schweiz zu sehen.

dans le métier de la guerre, ou souvent on appelle faute ce qui n'est que malheur. Je conviens, d'un autre coté, que c'est un emigré qui écrit, le quel déchiré des maux de sa patrie laissera de tems à autre apercevoir son animosité contre un ennemi qui détruisit l'antique bonheur de la Suisse, mais qui d'ailleurs ne cherche ici qu'a faire des reflexions purement militaires.»

Après la première bataille de Zurich (été 1799)

«J'étois à Posnanie en Pologne chez Monsieur le Général Raczynsky, lorsque, au printemps de l'année 1799, la guerre se rallumât à ma grande satisfaction. Le 3 de may, je lus dans la Gazette de Hambourg la proclamation⁴⁷ de son Altesse l'Archiduc Charles⁴⁸ aux Suisses. Je n'y pus résister et le 5 je me mis en route. Le 23 may j'arrivai à Schaffhausen⁴⁹. L'Archiduc Charle avoit son quartier général aux Paradies. Je ne parlerai pas des affaires de Frauenfeld, Winterthur, ni de la prise de Zürich dont je fus témoin. Je ne parlerai donc que de ce qui suivit la prise de Zürich⁵⁰.

⁴⁷ Nach GADY, «Souvenirs» (Anm. 2), S. 478, weilte Gady vom 11. November 1798 bis zum 4. Mai 1799 als Hauslehrer in Rogallin. Niederschlag aus dieser Zeit ist ein Abriß der polnischen Geschichte im Familienarchiv Gady. Beim Aufruf handelt es sich um die bei STRICKLER (Anm. 7), Bd. 3, S. 1447–1448, publizierte Proklamation von Erzherzog Karl vom 30. März 1799. Die Spanne zwischen dem 30. März und dem 3. Mai zeigt den Zeitfaktor der Medieninformation außerhalb der großen Zentren deutlich auf.

⁴⁸ Die Persönlichkeit von Erzherzog Karl verpflichtet zu folgenden bibliographischen Angaben: Johann Christoph von ALLMEYER-BECK, *Erzherzog Karl (1771–1847)*, in: Große Österreicher, Bd. 14, Zürich 1960, S. 35–42. – Immer noch nützlich ist Oskar CHRISTE, *Erzherzog Karl von Österreich*, 3 Bde., Wien 1912. – Die Problematik der militärischen Verantwortung innerhalb des Herrscherhauses behandelt Manfred RAUCHENSTEINER, *Kaiser Franz und Erzherzog Carl: Dynastie und Heerwesen in Österreich 1796–1809*, München 1972. – Für den Einsatz des österreichischen Heeres aufschlußreich ist Jozsef ZACHAR, *Theorie und Praxis des Gebirgskrieges bei Erzherzog Carl*, in: 17. Kongreßakten (Anm. 46). – Kurzbiographien zu den von Gady genannten Heerführern finden sich bei GÜNTHER (Anm. 4), S. 196–210, und sind hier nicht eigens angeführt.

⁴⁹ GADY, «Souvenirs» (Anm. 2), S. 479–480, erwähnt die Übergabe eines Briefes von Frau von Steiger in Berlin an ihren Mann, den Berner Schultheißen, im Hauptquartier in Schaffhausen. Darauf folgt eine Beurteilung der zivilen Emigration und von Oberst Rovéréa. Gady zeigt hier seinen Eintritt als Soldat in die Grenadierkompanie Wagner im Regiment Rovéréa an.

⁵⁰ Es ist bedauerlich, daß Gady die erste Schlacht von Zürich nicht erwähnt. – Vgl. Anm. 4.

Le General Hotz etoit maître de St.Gall, du canton de Schwitz, Glaris et Appenzell. Il avoit son quartier général à Zürich. Celui de l'Archiduc Charle etoit à Klooten, lorsque le 7 juin, surlendemain de la prise de Zürich les avant postes autrichiens attaquèrent dans l'après diné ceux des français. L'affaire dura quelques heures, jusqu'à ce qu'en fin le Prince de Rosenberg se trouva maître du Huetliberg sur la route de Bremgarten. L'on etoit accoutumé à vaincre, cet avantage ne parut pas de grande conséquence. Le General Hotze qui etoit blessé n'en profitait pas, ou peut-être avoit-on la défense du Cabinet de Vienne d'aller plus loin que Zürich jusqu'à l'arrivée des Russes. Quoi qu'il en soit, l'on ne peut douter que si toute l'armée avoit suivi l'avant garde, les francois eussent quitté aussitôt cette fameuse position de l'Albis qui s'étend sur cette formidable crête de montagne depuis Zug jusqu'à Baden. A nuit tombante, les francois ayant été considérablement renforcés tombèrent avec fureur sur notre avant garde, qui etoit fatiguée et ne s'attendait pas à cette attaque, la repoussèrent avec perte jusqu'au bas de la montagne et des deux cotés on reprit son ancienne position.

C'est à cette époque que le régiment de Bachmann fut créé sous les auspices du brave General Hoz⁵¹. Les Autrichiens, au lieu de profiter de leurs victoires, restèrent dans l'inaction à Zürich. Et si l'on ne devait pas croire que l'armée avait ordre de s'arrêter là, on pourroit regarder cette ville comme une nouvelle Capouë. Il se livra un certain nombre de petits combats pendant cette inaction. Il faut bien remarquer cependant que ce fut toujours les francois qui attaquèrent, que par conséquent ils s'étoient déjà remis sur l'offensive, tandis qu'après la prise de Zürich ils avaient pris toutes leurs mesures pour évacuer la Suisse. Dans ce temps là, le Général Jelachich, qui commandoit un corps sur la gauche, par conséquent dans les petits cantons, avoit une tâche très pénible, vu qu'on ne lui donna jamais assez de troupes pour soutenir les assauts continuels que lui donnaient les francois. Cependant les grands succès remportés en Italie, l'arrivée de quelques corps autrichiens au Gothard, dans le canton d'Ury et le Vallais, en un mot la Suisse

⁵¹ Gady organisierte als Hauptmann/Aide-Major das Rekrutendepot des 1. Bataillons des Regiments Bachmann in Wil. GADY, «Souvenirs» (Anm. 2), S. 486–487.

cernée par une demi lune de troupes victorieuses promettoit le plus grand succès. Si l'on ajoute encore l'arrivée d'une armée russe qui déjà étoit en Suabe, l'on ne sera pas étonnés que nous regardions d'avance la Suisse comme un pays que nous allions occuper incessamment.

Ils arrivèrent, ces Russes, au mois d'août au moment où Masséna⁵² profitant de l'inaction qui regnoit à Zürich, rassembla des forces considérables contre Jellachich et le battit à différentes reprises d'une manière à nous faire sentir que la Suisse n'étoit point encore à nous. Dès l'arrivée des Russes, l'homme clairvoyant devoit prévoir des malheurs parce que les armées des deux Empereurs étoient indépendantes l'une de l'autre, que par conséquent l'on ne pouvoit plus espérer de ces grands corps ou l'harmonie bien combinée fait souvent réussir sans beaucoup de peine.

Notre aile gauche, ou si l'on veut le corps de Jellachich, que l'on avoit que faiblement renforcé, souffroit beaucoup de sorte que le General Hoze quitta Zurich et s'en alla à Uznacht avec son armée pour arrêter les dangereux progrès de l'ennemi, qui avec peu de succès encore pouvait pénétrer jusque dans le Toggenbourg, et, par cette manœuvre, reconquerir la Suisse.

Tout ceci se passa en aout. Dans le même tems, Massena envoya une forte colonne sur Manheim. Cette diversion lui réussit. L'Archiduc Charles quitta la Suisse avec son armée, marcha au secours de Manheim et les francois, instruits de ce mouvement, rejoignirent à marche forcée l'armée de Massena.

Le Général russe Korsakov étoit avec son armée à Zürich, le General Hoze avec la sienne à Uznacht et Jelachich perdit et regagnoit du terrain dans les petits cantons et surtout dans celui de Glaris. Tel étoit l'état des choses au commencement de 7^{bre}, époque à laquelle le premier bataillon du régiment de Bachmann entra en campagne et fut stationné au bord du lac de Zürich, pour en garder les côtes sous les ordres du General Korsakov.

L'on ne peut s'empêcher ici de remarquer que la diversion que fit Massena lui fut de la plus grande utilité, et que malheureusement il parvint par là à éloigner l'Archiduc. Ce ne fut pas envain que nous le regrettais, et si l'on pouvoit reprocher quelque

⁵² Vgl. Anm. 46.

chose a ce héros, ce seroit d'avoir quitté la grande partie pour s'occuper d'une diversion, mais qui scait s'il agit alors d'après son inclination...?»

La deuxième bataille de Zurich (septembre 1799)⁵³

«Tout etoit morne et l'on se disoit à l'oreille que nous allons perdre Zürich. La beauté des troupes russes, leur patience, leur discipline et ce courage infini qu'ils montrèrent a differentes escarmouches, le desir ardent qu'ils témoignoient de se mesurer avec l'ennemi, tout cela rassuroit sur les dangers que l'on prevoyoit. Mais d'un autre coté, l'on remarquoit en leur General Korsakov une teinte d'insoussiance, un grand mépris de son ennemi, et surtout très peu de talents militaires. Il etoit excellent grenadier, mais très mauvais general. Tout a coup, l'on se dit sous le secret que le 26 7^{bre} nous allons faire une attaque combinée, quelle seroit d'autant plus formidable que le grand Souvarov, venant d'Italie par le St.Gothard, feroit son attaque le même jour. Ce secret fut bientot celui de la comédie, toute l'armée, tous les paysans le scavoient. Grand malheur! Il est essentiel en pareil cas de garder un profond silence, et les grands projets militaires doivent être ignorés de tous ceux aux quels on peut se passer d'en donner connaissance. Celui des generaux, qui divulgue un plan, fait souvent un tort irréparable a son souvrain. Il est bien sur que Massena fut instruit. Il est sur aussi qu'il comit la même faute que nous, c'est a dire que le coup de desespoir qu'il vouloit tenter transpira. Le General Korsakov en reçu l'avis par ecrit, mais il n'y fit nulle attention, et lors même qu'il vit, que cet avis se verifioit point pour point, il n'en sut pas tirer parti. Lorsque l'on est instruit des desseins de l'ennemi qui nous attaque, c'est un grand avantage. Korsakov le négligea.

Voici ce qui arriva: le 25 7^{bre}, dès la pointe du jour, les francois firent une attaque sérieuse, descendirent au Silfeld près de Zürich, et presserent surtout du cote de Wollishoffen. Korsakow s'y trans-

⁵³ Die Schilderung der zweiten Schlacht von Zürich fehlt bei GADY, «Souvenirs» (Anm. 2). – Vgl. Anm. 4.

porta lui-même, y envoya beaucoup de troupes et battit les francois à platte couture. Ceux-ci se retirèrent sur l’Albis et Korsakov, malgré l’avis dont j’ai parlé plus haut, les poursuivait avec acharnement. C’étoit précisément ce que Massena vouloit. L’on entendit alors une forte canonade du côté de Höng à 2 lieues plus bas, et l’on apprit que les francois ont passé la Limath où le malheureux Korsakov n’avoit laissé que des cosaques malgré ce même avis qui le prévenait, qu’on chercherait à l’attirer vers l’Albis pour passer la rivière plus à son aile à Höng.

L’ennemi passa un grand nombre de troupes sur la Limath et s’avançait à grands pas vers Zürich⁵⁴. C’est alors que l’on vit toute la valeur des troupes russes et toute l’ignorance de leur Général Korsakov, lequel témoignant le plus grand plaisir sur la dangereuse manœuvre des francois, prétendant que c’étoit là où il les attendait, envoia plusieurs de ses braves bataillons à la boucherie. Ces malheureux russes s’avançaient sans dispositions quelconques, sans la moindre connaissance du terrain, et surtout sans la moindre idée de la manière dont la guerre se fait présent. Ces bataillons furent détruits l’un après l’autre. Les francois s’emparèrent de la hauteur derrière Zürich et se rendirent maîtres de la chaussée de Winterthur et d’Eglisau.

Il ne fallait pas être militaire, il ne fallait que le simple bon sens pour sentir que Korsakov devoit, aussitôt après que l’ennemi avoit passé la rivière, placer son armée sur le Zürichberg et n’avoit en ville que l’avant garde, attaquer de cette position les francois avec vigueur, et les repousser coute que coute audela de la rivière. Cette manœuvre se fut exécuté plus facilement qu’on ne le croiroit, il ne fallait que la celerité. Les troupes russes sont très lestes, terribles dans l’attaque et surtout fameuses à la bayonnette.

Korsakov ne fit rien de tout cela. Il concentra son armée dans la ville pelle-melle sans ordre, équipages immenses, artillerie, trésors, ambulances, tout étoit en ville. Les rues étoient barricadées de tout cet attirail, les troupes entremêlées sans recevoir des ordres. Au Silfeld étoit placée de la cavallerie en panne, qui essuyoit un feu terrible des obusiers ennemis et qui se laissez ainsi pulvériser sans agir, parce que elle ne recevoit aucun ordre. Quel dommage! quel excellente troupe fut ainsi sacrifiée pour rien! Je

⁵⁴ Diese Phase erwähnt GADY, «Souvenirs» (Anm. 2), kurz S. 481–482.

ne puis dire quelle fut la perte de cette journée, mais elle fut immense, et le lendemain 26 devoit être plus terrible encore. Dans la nuit du 25 au 26 on fit encore entrer à Zürich quantité d'équipages qui revinrent avec les bataillons qu'on avoit envoyé l'avant veille au General Hotze dans l'intention de soutenir l'attaque projettée le 26. Il n'est pas concevable que l'on aye ainsi rempli la ville de chariots, de mallades, de blessés etc, chose qui génoit infiniment et qui mettoit la plus grande confusion. D'ailleurs, il étoit évident que tout cela tomberait au pouvoir de l'ennemi.

Un des premiers soins d'un Général doit être de mettre les équipages en sûreté sur les derrières, afin de n'avoir pas à s'en occuper dans le moment critique où il a d'ailleurs assez de choses à penser. C'est en outre un grand appas de moins pour l'ennemi et il faut souvent sacrifier beaucoup de monde pour finir cependant par perdre les bagages de l'armée, tandis qu'on auroit pu les sauver sans perdre un seul homme.

Tout le monde imaginera que Korsakow, qui avoit été battu le 25 depuis le matin jusqu'au soir, et qui avoit commis tant de fautes prévoyant une bataille nécessaire pour le lendemain, cherchoroit pendant la nuit à faire des dispositions de retraite ou une attaque désespérée mais bien combinée. On se trompe. Il ne pensa à rien, ne fit rien, seul sans aide de camp, il étoit à son quartier général et ne scavoit pas seulement par quelle porte de la ville il falloit sortir pour gagner telle ou telle chaussée, en un mot, rien ne fut prévu, rien disposé, point d'ordre donné.

Enfin le jour arriva, les françois regardoient tranquillement, et s'attendoient à 'être attaqués. Jusqu'à ce qu'enfin, lassés d'attendre, ils attaquèrent eux mêmes vers les 8 heures du matin. Rien ne peut être comparé à l'acharnement qui régna ce jour le 26^{7^{bre}} dans les deux armées, mais rien non plus ne peut être comparé au desordre affreux qui reignoit parmi les Russes, qui, semblables à des troupeaux de lions en furie, se précipitoient sur leur ennemi, et tomboient massacrés de la mitraille avec laquelle on les recevoit.

Ce jour a jamais mémorable pour la Suisse, où tant de sang étranger arrosa sa terre, fut cruel. Il périt infiniment de monde et Zürich fut abandonné aux françois avec tous les équipages des Russes, toutes les tentes et même la caisse militaire. Le soldat

francois dut faire un butin immense. Ils prirent aussi les immenses bagages des Généraux. La retraite des Russes se fit dans le plus grand desordre et sur plusieurs points à la débandade⁵⁵.

Avant de parler du regt de Bachmann, nous allons quitter un moment l'armée russe pour voir ce qui dans ces entrefaits se passa a celle du brave Général Hotze. Pendant la nuit du 24 au 25 7^{bre}, les françois passèrent la Linth près de Schänis. Je ne scais comment ce point étoit gardé, ou s'il ne l'étoit pas du tout, bref l'ennemi passa sans trouver de resistance, chose qu'à l'heure qu'il est je ne puis encore concevoir, car les avant postes n'étant séparé que par cette rivière, il faut qu'il y ait eu une negligence impardonable dans les patrouilles.

Cette négligence perdit l'armée, ce qui prouve qu'un officier aux avant postes ne scauroit être trop vigilant. Il ne doit rien négliger pour découvrir tous les mouvemens de l'ennemi. J'en connois beaucoup qui croient que la bravoure seule fait le bon officier, qu'ils se détrompent. Il faut surtout aux avant postes une activité perpétuelle. Il faut invigiler à ce que le service se fasse exactement, faire des patrouilles continues, étudier le terrain et par de sages précautions, se mettre à l'abri de toute surprise, au cas où l'ennemi fait des mouvemens, scavoir juger de ses desseins et s'il avance, l'attirer ou l'on peut le recevoir avec avantage. En un mot, l'intelligence, l'activité, le sang froid et la présence d'esprit sont les premières qualités d'un bon officier.

Le 25 7^{bre} avant le jour, on vint dire au Général Hotze que l'ennemi avoit passé la Linth, il ne voulut point y croire. Comment se persuader en effet que ce passage se soit effectué a la barbe de son armée, sans qu'un seul coup de fusil n'ait été tiré? Il monta donc a cheval avec le colonel Plunquet, un des meilleurs officiers autrichiens, et il alla faire une reconnaissance, mais hèlas, il

⁵⁵ GADY, «Souvenirs» (Anm. 2), S. 482, schildert das pittoreske, völlig unmilitärische Aussehen des russischen Stabschefs, des Zürchers Hirzel von St. Gratién, auf der Flucht. Gady soll auch den Schlüssel der Zürcher Sihlpforte, den ein Kosak weggeworfen hatte, gefunden und später im Schloß in Montagny aufbewahrt haben. Unbekannt ist diese Episode Franz ZÜSLI-NISCOSI, *Die Stadt-Schlüssel von Zürich. Schlüssel, Schließdienst, Schlüsselzeremoniell an den Toren und Porten in den Jahren 1780 und 1825*, in: 103. Zürcher Taschenbuch (1982), S. 139–164.

tomba près de Schänis dans une embuscade ennemie⁵⁶. L'ennemi fit un terrible feu sur lui, il tomba mort et à coté de lui son bras droit, son fidèle ami Plunquet. La mort de ces deux hommes fut plus pernicieuse que la perte de Zürich. Le General Petrarsch qui prit le comandement de l'armée au moment où Hoz tomba, fut attaqué à l'instant même et son armée, desesperée et découragée de la perte de deux heros, sous lesquels elle étoit accoutumée à vaincre, fut battue. Petrarsch se retirera sans s'arreter jusqu'au de la du Rhein.»

Le régiment de Bachmann en retraite (automne 1799)⁵⁷

«J'ai dit que le bataillon de Bachmann, composé de 6 compagnies de 164 hommes chacune, par consequent de 984 hommes, étoit sur les bords du lac de Zürich sous les ordres de Korsakow. Il nous oublia complètement le 25 ainsi que le 26 et si le General autrichien Hiller ne nous avoit pas fait dire de partir à toute hâte, nous étions tous pris. Ce fut donc le 26, après la prise de Zürich, dont notre aile droite n'étoit qu'à demi lieue, que nous partimes dans l'intention de nous retirer par Rapperschwihl dans le Toggenburg où nous espérions que l'armée de Petrarsch occuperoit la fameuse position de Lichtenstein, mais Petrarsch ne s'arreta pas un instant et nous fumes averti que l'ennemi étoit déjà à Raperschwihl. Nous vimes, de plus, quantité de barques chargées de françois qui abordoiient à Stäffen. Il fallut donc gagner la montagne qui étoit sur notre gauche en passant par Grüningen et le Thurbenthal. Notre retraite se fit ainsi dans le plus grand ordre, mais tout à coup lorsque nous sortions d'un chemin de traverses pour entrer dans la chaussée qui vat de Winterthur à Stäffa, nous fumes assaillis, terrassés, écrasés et mis dans une déroute complète par 500 fuyards russes à cheval.

⁵⁶ Hotze erhielt noch kein Denkmal, doch figuriert sein Name auf Gedenkplatten, so in Schänis, Bregenz und Wien.

⁵⁷ ZIEGLER 79 (Anm. 42), S. 31–33, gibt nähere Angaben zum Rückzug. Das 1. Bataillon sammelte sich in Dornbirn, das 2. in Konstanz. Am 10. Oktober erfolgte der Abmarsch zu den Winterquartieren bei Memmingen über Bregenz und Wangen.

Ce spectacle ne peut se rendre. Il y avoit dans ce nombre de russes, des Generaux, des officiers, des fantassins, des cavalliers, en un mot de toute espèce de gens, les uns en chemises, les autres n'ayant que des culottes, la plus part sans chapeau, et tous blessés. Ils nous passèrent sur le corps, ventre à terre en criant franzuski. Cette scène étoit horrible. Il falloit beaucoup de sang froid pour l'observer et la voir telle qu'elle étoit. Je n'ai rien vu de semblable en ma vie, et j'espère ne jamais revoir une telle déroute.

Le malheur voulut que nos chevaux épouvantés et serrés par ceux des Russes augmentasse la confusion parmi nos soldats. Tous les officiers de notre bataillon s'arrêtèrent, descendirent de cheval et tachèrent de rallier la troupe. Mais devant juger que la cavalerie ennemie étoit très près et le terrain où nous étions étant favorable à la cavallerie, nous allâmes prendre position au bord d'un bois et firent la tout ce qu'humainement l'on put faire pour rallier notre monde et nuire à l'ennemi que nous supposions être très près de nous. Mais les malheureux fuyards russes ne connaissant point le pays, nous voyant quitter la chaussée, imaginèrent sans doute qu'ils suivoient un chemin qui les menaient à l'ennemi, et dans leur panique terreur, ils revinrent ventre à terre sur nous, les hayes, les fossés, les broussailles, rien ne les arretoient. Ils foulèrent quantité de nos gens sous leurs chevaux, et nous avions plus à craindre des Russes que des françois. De cette manière, notre bataillon fut complètement dispersé.

La nuit étoit là, nous avions à craindre une colonne française qui venoit par Winterthur en Turgovie pouvoit nous couper et arriver à Constance avant nous, une autre qui depuis Raperschwihi entroit dans le Toggenburg et arrivoit à St. Gall avant nous, et enfin une qui nous poursuivoit. Terrible situation. Il fallut donc avec les gens que nous avions rassemblés, partir et tacher de gagner le Rhin. On se remit donc en route. Nous passâmes par le Turbenthal, Wihi, Bischofzell, Rokiwihi, Roschach et arrivâmes après une marche de 60 heures à Rheineck. Que l'on se représente combien peu d'hommes furent en état de soutenir une telle marche, surtout après avoir fait 2 jours et deux nuits au bord du lac de Zürich un service très pénible, et l'on ne sera pas étonné que cette retraite nous couta plus de 500 hommes.

Ces pauvres gens tomboit d'innanition et de fatigue à terre. Il falloit abandonner ceux qui ne pouvoient suivre pour sauver le

reste. La grande partie fut prisonier, peu trouvèrent le moyen de se travestir et d'echaper. Ce n'est qu'a Reineck que nous trouvâmes les avant-postes autrichiens ou nous arrivâmes 9 heures après l'arrière garde. C'est ainsi que nous fumes chassés hors de notre patrie emportant dans nos ames la rage et le desespoir. Nous passâmes le Rhin et fumes placés aussitot aux avant postes et quelques tems après nous entrames en quartier d'hyver aux environs de Memmingen.»

Réflexions sur la situation générale (hiver 1799/1800)

«La perte de Zürich n'etoit pas d'aussi grande consequence qu'on se l'imagine. Ce n'est pas elle qui nous fit perdre la Suisse, c'est la retraite de Petrarsch, le quel s'il avoit pris la position de Lichten Stein en Toggenburg, et par sa gauche communiqué avec Jellachich, qui le 25 et 26 avoit battu les françois dans les petits cantons, il eut été joint le lendemain par Souvarow. L'aile droite de l'armée combinée se trouvoit ainsi dans le Toggenburg et pouvoit s'appuyer au Rhein. L'aile gauche etoit à Ury, appuyée au Gothard, et comme la grande force se seroit de cette manière trouvée sur la gauche, Souwarow pouvoit facilement penetrer par Lucerne jusqu'à Berne, et Massena ayant a sa droite Souvarow, a sa gauche l'Archiduc Charle qui s'etoit rapproché de Schaffhausen avec son armée et avoit rallié celle de Korsakow. Massena dis-je, se trouvoit obligé de quitter subitement la Suisse pour arriver encore a tems au Jura. Ceci n'est pas une fausse illusion et l'on voit clairement que Massena agit en cette occasion en desesperé et Petrasch en Petra. C'est donc au General Petrarsch que nous devons la perte de la Suisse et tous les malheurs qui la suivirent dans la campagne de 1800.

Je scais davance que l'on me dira ici, mais Buonaparte de retour d'Egypte vous auroit chassé de la Suisse, comme il vous chassa de la Suabe, de la Baviere, du Tyrol et de l'Italie. Je reponds a cela

1. que la conquête de la Suisse ou pour mieux dire sa délivrance eut renforcé notre armée de 20 mille Suisses et davantage si on eut voulut. Et sans nous vanter, les Suisses ont prouvé dans ces campagnes qu'ils etoient toujours les mêmes et 20 mille Suisse de plus pouvoient opérer beaucoup.

2. L'on doit supposer que si les desastres du mois de 7^{bre} n'avoient pas eu lieu et qu'au lieu des revers que nous essuyames, nous avions eu des victoires, l'on doit supposer, dis-je, que dans ce cas l'Empereur de Russie n'eut point rappelé ses troupes, et il y a mille a parier contre un, que les troupes combinées eussent eu leurs quartiers d'hyver en France.
3. Coment Buonaparte auroit il pu envoyer des secours en Italie? Ne voit on pas que la Suisse evacüee, la France n'a plus de passages pour envoyer des secours en Italie. Ne voit on pas l'armée autrichienne en Italie doubler des avantages par la sécurité ou elle se trouve et par sa jonction immédiate avec l'armée victorieuse en Suisse. Ne voit on pas que Buonaparte en abordant en France y trouvant une ou plusieurs armées desorganisées et mecontentes, un Gouvernement de 5 Jacobins aussi inhabiles a gouverner que fertiles en fourberie et trahison, un peuple entier desesperé et lassé des maux cruels sous lesquels il gemissoit depuis si longtems. Ne voit on pas, dis-je, que Buonaparte eut été trop heureux alors de recevoir des conditions de paix et que l'idée ne lui seroit point venue alors de vouloir les dicter.
4. Et enfin est-il croyable que les armées combinées etant sur les frontières ou en France même eussent donné le tems a Buonaparte d'organiser tranquillement le nouveau Gouvernement consulaire? de réorganiser les armées et d'en créer de nouvelles? Non il n'est pas croyable qu'elle eussent pu commettre une faute aussi grande, et l'Autriche aura éternellement à se reprocher de n'avoir pas ouvert la campagne du moment qu'elle aprit le retour de Buonaparte en France et ses projets. Elle devoit prévoir les dangers que lui prepareroit ce genie extraordinaire. Il falloit donc lui oter en l'attaquant subitemment le temps de se mettre en mesure d'executer ses vastes projets. Il falloit en même tems laisser a la tête des armées l'immortel heros, l'Archiduc Charles.

Je me suis très étendu sur l'affaire du 25 et 26 7^{bre} 1799 et sur les malheureuses suites parce que les gens qui ne voyent qu'en petit accusent les Russes de nos malheurs et regardent la perte de Zurich comme la source de nos desastres. L'on doit bien comprendre a présent que c'est le contraire, et que si les Russes avoient même complètement battus Massena, ils n'en auroient pas moins

été obligés de quitter Zurich du moment que Petrarsch avoit abandonné la Suisse et passé le Rhin. Je voulois en même tems faire sentir la cruelle difference entre ce qui devoit étre et ce qui fut, ces deux deux jours ont décidé. Si nous profitions de nos avantages, la France étoit a deux doigts de sa perte, et n'ayant pas su ou voulu en profiter, l'Allemagne trembla et peu s'en fallut que le quartier general francois ne fut a Vienne comme on le verra par la suite.

Avant d'aller plus loin, je dois parler ici d'un nouveau malheur dont les suites sont incalculables. La discorde et la jalousie, ce ver rongeur, cet hydre funeste, qui jusqu'ici a renversé tous les projets des nations coalisées contre le colosse révolutionnaire et le véni-meuse jacobinière, la discorde et la jalousie, dis-je, se glissa dans les armées combinées. Les Russes, les libérateurs de l'Italie, partirent et allèrent dans leur patrie se réjouir de leurs victoires remportées sous le grand Souwarow et oublier leur défaite en Suisse sous l'inepte Korsakow. Je ne scais quel fut le vrai motif de cette retraite aussi facheuse qu'innatendue. Les uns l'attribuent au Cabinet de Vienne qui après la conquête du Piémont, loin de rétablir le roy, sembla vouloir traiter ce Royaume en pays conquis, les autres l'attribuent au Cabinet de St. Jeames qui mit trop de lenteur à reprendre l'Isle de Malthe, unique point d'ambition de l'Empereur de Russie Paul. Quoi qu'il en soit, l'on vit la mésintelligence entre les Anglois et les Russes dans leur descente en Hollande, et l'on remarqua la jalousie dans l'armée autrichienne contre les Russes, au point que le vulgaire, dont les idées sont restreintes dans un cercle étroit, attribua l'issüe malheureuse de la dernière campagne en Suisses aux seuls russes, et regardoit leur départ comme un bien infini. L'on se promettoit des victoires pour la campagne prochaine parce que les russes étoient partis. Les hommes froids et clairvoyants ne pensoient pas ainsi. Ils sentoient combien la cöalition perdoit de la consistance par l'absence d'une puissance aussi formidable que celle de la Russie, et ne voyoient pas sans fremir les dangereux écueils ou la politique des Cabinets entraînoit l'Europe entière.

L'hyver de 1799 a mille 800 est très remarquable non par les actions guerrières (il ne se tira pas un coup de fusil) mais par des circonstances extraordinaires qui contribuèrent bien plus aux succès de la France, que la force des armes francoises. L'Archiduc

Charles avoit son quartier général à Donau Eschingen. Toutes les troupes étoient en quartier d'hyver et malgré la victoire remportée par Massena en Suisse, les armées françoises étoient désorganisées. Le peuple françois, loin de partager le triomphe de Massena, étoit abattu, ne respiroit que la paix, le pouvoir directorial ne tenoit plus qu'à un fil, tout enfin sembloit pronostiquer que la campagne prochaine ouvrira un tombeau certain au despotisme républicain. Tout à coup Buonaparte, ce General que l'on regardoit d'avance comme enterré dans les sables d'Egypte, aborda en France, culbuta les Directeurs, s'attribua tous les pouvoirs, s'établit Grand Consul de France et en prenant les rènes du Gouvernement, il donna une nouvelle Constitution, il réorganisa les armées, et en forma des nouvelles. Qui croira, dans les siècles futurs, que l'Autriche en guerre avec la république françoise aye regardé de ses quartiers d'hyver, tranquillement et avec indifférence l'immense et dangereuse révolution que Buonaparte opéraoit dans sa Patrie? Qui doutera que si les armées autrichiennes eussent ouvert la campagne alors au moment où l'arrivée de Buonaparte en France avoit détruit tout ce qui existoit pour recréer tout à son gré. Elles eussent dicté des loix à cette Nation desespérée. Alors il est probable et presque assuré que si l'on eusse profité de l'intervalle avantageux entre le renversement de tous les pouvoirs en France et la création des nouveaux, si l'on eut saisi le moment où le peuple ne scavoit ce qu'il devoit craindre ou espérer de Buonaparte, l'on eut commandé à la victoire et détruit avant la naissance le Pouvoir Consulaire, qui rendit à la France une consistance nouvelle, électrisa les armées et donna à la bayonnette françoise des avantages qu'il ne faut point attribuer à sa force, mais à l'opinion et aux fautes aussi grandes qu'inconcevables de ses ennemis.

Au lieu d'agir hostilement, l'Allemagne perdit ce tems précieux à former des masses de paysans dans toutes les contrées qui avoient sinoient le Rhein. Toutes les gazettes retentissoient des conséquences avantageuses qui promettoit cette levée d'hommes. Et tandis qu'en France l'on ne parloit que de *conquerir la paix*, l'on ne pensoit en Allemagne qu'à une guerre défensive, et l'on regardoit le territoire impérial comme très assuré derrière cette digue impénétrable de troupes réglées et de masses nouvellement levées. Ceux qui voyoient ces masses, et qui connoissent les hommes, ne

s'en promettoient pas de grands avantages. L'Allemand est capable de recevoir l'impulsion de l'amour de la Patrie. C'étoit avec cet éguillon que ces masses respectables devoient être rechauffées, mais le jacobinisme, dont les rameaux divergent sur toute l'étendue du globe, ne resta pas oisif dans ce moment. Il trouva moyen de répandre un ridicule funeste sur cette troupe, et d'engendrer dans le cœur de ces braves gens la méfiance et le mecontentement. L'armée autrichienne en général et surtout les officiers témoignoient hautement leur mépris à ces vrais patriotes armés. Enfin, tout concourru à rendre cette troupe nulle, et le seul fruit qu'on en tira fut une dépense immense et inutile.

A la suite de tout cela, un génie malfaisant qui dirigeoit sans doute tous les pas du Cabinet de Vienne fit rappeler l'Archiduc Charles⁵⁸. Ce prince, dont les talents militaires joint à un tact aussi fin qu'assuré en avoit fait le héros d'Allemagne, dont les vues bienfaisantes, dont le cœur humain et philantrope l'avoit rendu l'idole de l'armée et de tout le peuple, lui qui étoit regardé par l'Europe comme l'ange tutélaire de la religion, du trone impérial et du vaste Empire, fut arraché à son armée et rappelé. Cela seul devoit décider du sort de l'Allemagne. L'armée fut au desespoir, le peuple murmura et les francois qui craignoient autant l'Archiduc qu'ils l'admiroient, triomphèrent et regardèrent d'avance la campagne future comme victorieuse pour eux. Pour rendre les armes autrichiennes plus faibles, semble-t-il, on ordonna au General Kraj, qui s'étoit couvert de gloire en Italie, de quitter l'armée qui étoit accoutumée à vaincre sous lui, et de venir remplacer en Suabe son Altesse l'Archiduc Charles. Le General Mèlas commanda en Italie. Tels sont les préparatifs que fit le Conseil de guerre autrichien pour la campagne future. Le plan de campagne que ce Conseil enfanta probablement dans ce tems la ne m'est pas connu, mais d'après tout ce que j'ai vu, j'ai bien lieu de croire qu'il étoit défensif. L'on pense bien que Buonaparte ne perdoit pas son tems. Il croit des armées de réserve à Dijon, choisissait les meilleurs Généraux pour les mettre à la tête des armées. Morreau obtint le commandement des armées du Rhin, Massena celui d'Italie, Buonaparte et Berthier se préparaient à mettre en exé-

⁵⁸ Dazu RAUCHENSTEINER (Anm. 42), bes. S. 39–57.

cution les plans qu'ils avoient fait avec Carnot.

Je laisse juger maintenant, je n'ai dit que des vérités connues de tout le monde, et je demande si tout ne sembloit pas conspirer en faveur de la France. L'on n'ose déchirer le voile. On verroit peut-être des choses revoltantes!

Si d'après tout ceci l'honnête homme attaché aux armes ennemis de la France devoit tout craindre pour la cause qu'il servoit. Quels sont les sentimens qui se seront élevés dans son âme, lorsqu'il a vu tout à coup la Vendé renaitre de ses cendres en France et menacer de son bras nerveux la puissance du grand Consul? L'on vit alors tout ce que Buonaparte avoit à craindre de cet ennemi par les moyens de force et de politique qu'il employa pour le reduire, n'etoit ce pas le moment d'ouvrir au moins cette fois la campagne? Pouvoit il se presenter une plus belle occasion? On resta tranquille spectateur et l'on donna le tems au grand Consul de vaincre par la force, la persuasion, et des amnisties ce nouvel ennemi d'autant plus favorable à l'Autriche qu'il fesoit une diversion formidable dans le cœur de la France même. Tels furent les précurseurs de la campagne de 1800. Jamais bataille perdue, jamais campagne totalement malheureuse ne fit autant de mal à l'Autriche que la fatale tranquilité de l'hyver de 99 à 800, mais il faut finir, celui qui reflechit et qui scait tirer des conséquences justes m'aura compris.»

La campagne du régiment Bachmann au Vorarlberg (printemps/été 1800)

«Le regt. de Bachmann passa ses quartiers d'hyver dans l'Ille Thal aux environs de Memingen, où malgré le terrain immense sur lequel il étoit épargné, il parvint à force de travail et de peines à se remettre des pertes de la dernière campagne et à former un tout qui dédomagea émplement les chefs et les officiers de leurs pénibles travaux. Le 12 mars 1800, le regt. se mit en route pour Auxburg où il dut se rassembler pour recevoir les effets de campagne qui lui manquaient encore et pour s'exercer aux évolutions militaires. Le 15, le regt reçut et bénit ses drapeaux à Schwabmünchen, cérémonie extrêmement touchante pour des braves

Suisses qui lisoient sur leurs drapeaux *POUR DIEU ET LA PATRIE*. Nous prêtames le serment de fidélité à la patrie, aux drapeaux et d'obéissance à nos chefs entre les mains du Lieut. Col. de Hauser qui tint un discours très analogue a la chose, et la place fut arrosée des larmes de ces bons Suisses tous dévoüés à leur Patrie⁵⁹.

Le 16 mars 1800, le regt. entra a Auxbourg en grande parrade, le General de Bachmann comanda lui-même. Tout le peuple accouru, le regt obtint des louanges infinies, les anciens militaires furent étonnés de voir qu'un regt. qui se trouvoit pour la première fois rassemblée, et qui n'étoit composé que de recrues, soit parvenu à cette uniformité et propreté dans sa tenue, à cet ensemble dans sa marche, à cette immobilité sous les armes. S. E. Monsieur de Wikham, ministre plénipotentiaire anglois, avec Mr. l'Inspecteur Général Mr. le Colonel Ramsay, nous passèrent en revue peu de jours après. La beauté du regt. les frappa⁶⁰. Le reste du tems fut employée a Auxburg à des exercices en grand et à feu ou nous emportames les suffrages de tous les connoisseurs.

Le regt. suisse de Roverea étoit avec nous a Auxbourg, ou nous recumes le 5 avril ordre de partir pour l'armée. Le regt. de Roverea parti le 6 et pris la route de Waldshut. Celui de Bachmann parti le 7 et marcha vers Feldkirch où il arriva aux avant postes le 17 avril 1800. Il fut dispersé le long du Rhein depuis Meiningen jusqu'à Balzers⁶¹. Le Prince de Reuss commandoit dans cette

⁵⁹ Vgl. den Abschnitt zur Fahne des Regiments Bachmann.

⁶⁰ GADY, «Souvenirs» (Anm. 2), S. 485, und ZIEGLER 79 (Anm. 42), S. 35–36, vermerken anlässlich der Inspektion vom 5. April die Anwesenheit des französischen Generals Pichegru und des Erzbischofs und Churfürsten von Trier am großen Manöver auf dem Rosenauberg bei Augsburg. Thomas Weber (1761–1828) schuf eine Ansicht (vgl. Abb.), die Frau G. Stübler, Stadtbibliothek Augsburg, zur Verfügung stellte, wofür ihr herzlich gedankt sei. Zu Weber vgl. *Allgemeines Lexikon der bildenden Künste von der Antike bis zur Gegenwart*, Bd. 35, Leipzig 1942. – Bernard SAUGIER, *Pichegru. Histoire d'un suicide*, Lons-le-Saunier 1991, konnte nicht eingesehen werden, um die Hintergründe für die Anwesenheit des Generals zu finden.

⁶¹ GADY, «Souvenirs» (Anm. 2), S. 485–486, erwähnt den Stellungsbezug, ZIEGLER 79 (Anm. 42), S. 35–36, macht nähere Angaben auch zum Einsatz auf den Vorposten. Das Regiment Bachmann war dazu mit Zelten und Feldgerät ausgerüstet worden. Im Verteidigungsdispositiv bezog das 1. Bataillon Vorposten, die Kompanie Ziegler in Balzers, Hauser in Schaan und Müller in Bludesch. Das 2. Bataillon stand bis zum 25. April im Bludenzer Tal und bezog dann auch Vorposten. Der Stab befand sich in Feldkirch.

contrée un corps de plus de 30 mille hommes, non compris la masse des Scharfschüzen Voralbergeois, dont une partie formée en compagnies de tireurs apris fesoit le service avec les troupes reglées, et le reste apellé Landsturm etoit toujours pret à marcher au 1^{er} signal. Son aile droite appuya le flanc de la grande armée de Krai, sa gauche communiquoit avec le corps de Hiller qui occupoit le pays des Grisons. Des le 24 avril, l'on remarqua des mouvemens dans cette petite armée et tout le monde s'en réjouissoit. L'on prévoyait que nous passerions incessamment le Rhin. En entendant, l'on travailloit avec beaucoup d'ardeur aux retranchemens de Feldkirch.

Le même jour, 24 avril, des lettres particulières annoncerent que Melas s'étoit emparé de Gènes, que Massena etoit tüé et tout son etat major pris. Le 29, le General Jelachich reçu la confirmation de cette nouvelle, mais quoique d'une bonne source, cependant pas assez officiellement encore pour faire des réjouissances. Dans cette confirmation, l'on ajoutoit que l'armée francoise etoit détruite et que la campagne d'Italie etoie finie.

Le 3 may fut enfin le jour destiné ou nos vœux devoient être accomplis. Le 1^{er}, toutes les troupes reçurent des ordres et toute l'armée se mit en mouvement, le gros se concentra à Dorrenbiren, le reste pris les positions ordonnées. Le 2 dans l'après diné, nous scumes que le Prince Reuss passeroit aux environs de Rheineck, et le regt. de Bachmann avec 4 compagnies du regt. autrichien de Kalenberg sous les ordres de notre General, devoit le passer sur des barques à Meiningen vis à vis d'Altstetten dans le Rheinthal et chercher aussitot à communiquer avec le corps du Prince Reuss. Je devois former l'avant garde. Nous etions dans la plus grande joye, la troupe qui attaque ne doute jamais de la victoire, ce qui double les avantages reconnus de l'agresseur. Mais quel ne fut pas notre etonnement et notre consternation, lorsque le 2 au soir, nous recumes contr'ordre! Et que le 3, au lieu de passer le Rhein, nous retournames dans nos cantonnemens pour y faire le service avec plus de vigilance encore, hélas. Nos reconnumes par la suite combien le contr'ordre fit de mal, et je démontrerai avec le tems, que si le Prince de Reuss avoit suivi l'ordre qu'il avoit reçu, nous eussions fait en Suisse une diversion capable de changer la face des affaires en Süabe qui dès ce moment devinrent mauvaises. Nous aprimes que les francois avoient eux mêmes passé le Rhein a

Steins et autres lieux, qu'ils étoient aux nombre de 120 mille hommes déjà à Stokach, ce qui avoit décidé le Prince Reuss à ne point entrer en Suisse.»

Parenthèse sur les qualités et défauts de l'armée autrichienne⁶²

«L'armée autrichienne, la plus belle de l'Europe qui devroit faire trembler toutes les puissances, est un composé de perfections qu'aucune autre armée n'a pu atteindre jusqu'ici, tel que l'administration économique tant pour l'habillement que pour les provisions de bouches et tout l'attirail nécessaire à une armée. L'administration de cette branche est unique dans son genre, l'on voit à l'armée autrichienne tout le nécessaire, il ne manque rien. Observez, regardez, vous verrez des hommes très bien vêtus, une cavalerie parfaitement montée, un roulage nombreux, des chevaux de bats autant que la nécessité l'exige, en un mot, tout le nécessaire est là, mais il n'y a pas un clou, pas un plumet de superflu, tout est appliqué à l'utile, rien à l'extérieur, ni au luxe. En cela cette armée (surtout si vous acceptez qu'elle est composée de la plus belle race d'hommes que l'on puisse imaginer) présente un aspect aussi formidable que digne d'admiration. Mais par contre, elle a par sa composition même, par l'esprit général qui y règne, par différentes raisons, que je détaillerai en appliquant à chaque effet malheureux à mesure qu'il se présentera, la cause qui le produisit. Elle a, dis-je, des vices radicals, qu'il faut détruire jusqu'à la racine pour pouvoir tirer de cette armée tout l'avantage qu'elle promet lorsqu'on ne fait que la regarder.

Un défaut essentiel est la parcimonie avec laquelle l'on paye les espions et les comptes aussi ridicules qu'humiliants que les Généraux sont obligés de rendre des deboursés pour l'espionnage, lesquels comptes ne sont pas toujours acceptés, et s'ils le sont, c'est toujours après avoir été vidimés et recalculés et examinés jusqu'à leur quintescence. De la vient que l'armée autrichienne est toujours mal servie en espions, et par conséquent toujours surprise par les manœuvres de l'ennemi.

⁶² Dieser Abschnitt fehlt bei GADY, «Souvenirs» (Anm. 2).

En voici un exemple frappant. Le General Krai jugeoit la force de l'armée francoise en Suisse etre de 40 milles hommes, Massena fit passer le Rhin en Brisgau aux environs de Fribourg, et une colonne francoise s'avancoit hardiment. Krai dispose des troupes, marche a la rencontre de l'armée à ce qu'il croit vers le Brisgau, et l'armée francoise au nombre de 120 mille passe le Rhein a Steins sans que l'on s'y soit attendu et s'avance rapidement jusqu' Stokach. Il faut être bien mal servi en espion pour ne pas scavoir au moins quatre jours a l'avance lorsque l'ennemi veut passer un rivière, surtout lorsque cette entreprise est l'ouverture d'une campagne et non la suite d'une victoire. L'on m'a assuré que l'on n'avoit pas reçu le moindre avis de ce passage et chacun comprendra cependant que malgré toute l'activité francoise, il faut bien des préparatifs que le public ne peut ignorer pour opérer un passage de rivière avec 120 mille hommes.

Il faut qu'un Général, et surtout celui qui combat contre les francois paye les espions au poids de l'or, car l'on scait que les françois sont extrêmement prodigues en recompense de ce genre. L'on scait de plus que dans quel pays ou l'on fasse la guerre, il existe toujours des traitres alléchés par le frivole mot de Liberté et Egalité qui, sans l'appas même de l'argent, exposeront mille fois leurs biens et leur vies pour apporter aux françois toutes les nouvelles qu'ils ont put recueillir et pour rendre leur entrée plus facile et plus certaine. Je ne puis rien ajouter a ceci, les revers qu'essuya le brave Krai en Suabe et en Bavière sont connus et d'ailleurs n'ayant pas été témoin occulaire, je ne m'hasarderai pas a en dire davantage. Ce qu'il y a de sur, c'est que l'on ne peut pas attribuer ni à son ignorance ni a un défaut de talent et de courage les malheurs de ce grand General, mais a la jalouse et desobeissance formelle des Generaux qui servoient sous lui.»

Suite des affaires du Vorarlberg (été 1800)

«Les avant postes francois que nous avions en face de nous dans le Rheinthal, les comtés de Verdenberg, Grabs et Gams, commencèrent, du moment qu'ils aprirent les succès de leur grande armée en Suabe, à nous inquiéter, et tout les jours, le majestueux Rhin etoit sallué d'une fusillade plus ou moins longue. C'etoit le reveil matin

accoutumé. Enfin, le Prince Reuss, inspiré je ne scais par quel fatal démon, quitta le 10 may la fameuse position de Bregenz, abandonna sans coup férir la flottille considerable que nous avions sur le Bodensee à l'ennemi, degarnit la position de Feldkirch de plusieurs bataillons et alla prendre avec 27 mille hommes une position entre Füssen et Imenstadt. Les avant postes du corps de Jellachich dont nous faisions nombre, formerent alors un potence dont la plus courte ligne se prolongeoit de Dorrenbirn jusqu'a Viesen Rhein, petit village sur le Rhein ou se formoit l'angle de la potence, et l'autre ligne partant de Viesen Rhein et remontant le long du Rhein s'étendoit jusqu'a Balzers. Les chasseurs du regt. de Bachmann avec quelques compagnies du regt. Esclavon Broder, furent placé dans la foret de Brégenz, formant un espèce de petit corps intermédiaire pour proteger les flancs et entretenir la correspondance entre les deux corps de Reuss et Jellachich. Ces braves chasseurs eurent une quantité d'affaires avec l'ennemi et furent toujours victorieux. Ils firent autant d'honneur au regt. de Bachmann et au nom Suisse par leur bravoure, que leurs officiers par leur intrepidité, leur sages mesures et leur sang froid. La position de ce petit corp intermédiaire étoit très délicate et très scabreuse. Les francois vinrent plusieurs fois avec des forces supérieures pour le déloger, mais ils furent chaque fois repoussés avec une perte d'autant plus grande qu'ils avoient à faire a des officiers habiles, et que nos chasseurs avec leur carabines les tûoient comme des mouches.»

Aperçu de la situation en Souabe (été 1800)

«Les affaires alloient mal en Suabe. Les Generaux Hazrey et Naundorf qui commandoient les deux ailes de l'armée de Kray n'executant pas les ordres du General en chef furent bientot separés de la grande armée et Krai obligé de se retirer avec son centre, mais il fit une retraite terrible même pour son ennemi. Il n'abandonnoit pas un pouce de terrain sans l'avoir disputé long-tems, le jour étoit consacré a se battre, la nuit a marcher. Personne ne scait au juste pourquoi le Prince de Reuss abandonna son projet d'entrer en Suisse le 3 de may. L'on scait cependant que ce fut de son propre mouvement qu'il y renonça. S'il avoit suivi ses ordres

et qu'avec son corps de 30 mille hommes, il ait fait un mouvement rapide vers St-Gall, la Turgovie et Zürich, je demande si l'armée francoise alors auroit pu s'avancer si loin en Suabe. Le General Hiller, qui étoit dans les Grisons, seroit en même tems entré dans les petits cantons. Les pauvres Suisses ne demandant pas mieux qu'à secouer le joug, se seroient joints à cette armée si on l'avoit désiré, et de cette manœuvre aussi simple que facile à executer, il en seroit résulté une diversion d'autant plus facheuse pour l'armée francoise alors victorieuse en Suabe, qu'on lui otoit par la toute retraite par la Suisse, et tout moyen de s'aprovisioner par ce pays là. L'on avoit en outre l'espoir de s'emparer de leur réserve d'artillerie et de leurs magazins, l'on detruisoit tous leurs ponts sur le Rhein et s'emparioit de leurs pontons, et en dernière analyse, Reuss, au pis aller, ne courroit d'autre risque que de quitter la Suisse après la réussite de la diversion, et avec un peu de bonheur, il pouvoit changer la face des affaires. Car Morreau, malgré ses victoires en Suabe, se fut trouvé dans un embarras qui pouvoit lui devenir des plus funestes. Qu'on ne s'étonne donc pas des victoires des francois. Sans vouloir leur oter le mérite d'être bons soldats, je soutiens qu'ils ne sont que des hommes et je ne les ai pas trouvé plus formidables que d'autres. Ils connaissent la terreur panique aussi bien et peut être mieux que les autres nations, mais ils savent tirer parti de leurs avantages, et il seroit bien extraordinaire qu'ils ne soyent pas vainqueurs partout, lorsque tout semble travailler à leur en présenter les moyens. Ils le savent bien eux mêmes qu'ils doivent leurs brillants succès plus encore aux fautes et à la mesintelligence de leurs ennemis qu'à leur bayonnette.

Des militaires instruits, et dont l'opinion est très respectable à mes yeux, ne sont pas de mon avis sur la diversion dont je viens de parler. Ils croient que Reuss devoit se porter en avant, laissant le Bodense à sa gauche, et passant par selon les circonstances par Kemten, Jsnny, ou par Lindau, et Ravensburg, tomber sur le flanc gauche de l'armée francoise, ou à moins marcher à la rencontre de la colonne que Vendame conduisoit vers ces contrées pour tacher de se rapprocher du Tyrol. Je me fais un devoir d'instruire ici cette opinion qui me paroît bien fondée et il n'en résulte pas moins que Reuss fit une grossière faute de rester dans l'inaction.»

Suite des opérations en Vorarlberg, en Suisse et en Italie (été 1800)

«Le regt. de Bachmann restoit toujours aux avant postes à Feldkirch. Le 13 may, les francois au lieu de la fusillade accoutumée, commencèrent à 3 heures du matin à nous cannonez. L'alerte fut un peu sérieuse parce que l'on supposoit qu'ils vouloient tenter un passage, mais le tout se borna à une cannonade et une violente fusillade d'une heure et demi à peu près pendant laquelle nous n'eumes que 2 hommes blessés. Il en auront aussi eu leur part. Ils finirent eux mêmes par battre la chamade et demander qu'on termine une escarmouche qui ne pouvait aboutir qu'à perdre du monde pour rien, et qu'ils avoient commencé eux-mêmes.

Le 21 may dans l'après diné, nous ne fumes pas peu étonnés de voir l'ennemi quitter à toute hâte ses avant postes au Rhein. On en tira la conséquence, que sans doute notre armée d'Italie étoit victorieuse, et se rapprochoit de la Suisse. (Il fait observer que l'on scavoit alors que les belles nouvelles de la prise de Gènes leur étoient complètement fausses). Le 22, le regt. de Bachmann envoya 3 patrouilles en Suisse, dont l'une seule rencontra quelques vestiges de l'ennemi, s'étant avancé avec trop d'ardeur et engagé inconsidérément dans le village de Verdenberg, elle fut assaillie tout d'un coup par une compagnie de grenadiers francois qui étoient cachés dans les maisons. Elle eut de la peine à se faire jour, le village se trouvant cerné lorsqu'elle voulut se retirer. Cette embuscade couta 8 hommes de notre côté. Les patrouilles rapporterent que l'ennemi marchoit à toute hâte vers l'Italie, sans que l'on en aye apris la cause.

Le 25 may, l'ennemi revint au Rhein et occupa ses anciens postes. Nous ne scavions que penser de cette manœuvre. Le Prince de Reuss tira encore à cette époque quelques bataillons du corps de Jellachich à lui. Il chercha à se mettre à même de défendre l'entrée du Tyrol à une colonne ennemie qui s'avancoit sous le General Vendame et sembloit vouloir penetrer par le fameux passage de Reutz en Tyrol. Le corps de Jellachich devint très faible par ce moyen, et le brave Général qui en 1799 avait déjà fait une si belle défense lorsque Massena attaqua la position intéressante de Feldkirch, employa tous les moyens de l'art pour la rendre plus formidable. On travailloit jour et nuit aux retranchemens.

Dans ce tems la, Buonaparte disposoit et fesoit marcher son armée de reserve en Italie et tout sembloit annoncer des revers. En effet, peu de tems après, nous aprimes que les francois avoient déjà passé Auxbourg et il courroit des bruits sourds sur la marche de Buonaparte en Italie qui n'etoient contredits par aucune bonne nouvelle. On scavoit que Massena etoit enfermé à Gènes mais que Buonaparte et Berthier marchoient à son secours.

Le 17 juin, la majeure partie du corps de Jellachich marcha sur Dornbiren. J'etois de la partie. Il y avoit 4 comps. de Bachmann. On vouloit reprendre Bregenz mais je ne scais quel fut le motif d'un contr'ordre. Le tout se borna à beaucoup de fatigues, à passer 4 nuits sans dormir et à courir par une pluye battante. Le Prince de Reuss avoit ordonné cette manœuvre. Nous eussions pris Bregenz, cela n'est pas douteux, mais je ne scais si nous l'eussions conservé. Je crois, vu la position de l'ennemi, que nous en eussions été chassé avec perte considerable avant que 24 heures ne se soyent écoulées. Si Reuss vouloit reprendre et conserver Bregenz qu'il avoit lui même abandonné, il devoit commencer par marcher avec son corp sur Kempten et Jsny, mais il paroît qu'il etoit très décidé à rester spectateur oisif pendant toute la campagne et a ne pas brûler une amorce. N'est-il pas inconcevable que 30 mille hommes resterent ainsi oisifs pendant une campagne entière et ayant regardé tranquillement l'ennemi s'emparer de leur patrie?

Vers ce tems la, l'ennemi quitta encore une foi le Rhein Thal et nous passions tous les jours en Suisse, soit pour y patrouiller, soit pour y detruire les ouvrages des francois. La Suisse, à cette époque, etoit presqu'entièrement degarnie de francois. Il me paroît que c'eut été le moment de faire une diversion. Buonaparte avoit des avantages en Italie, Morreau poursuivoit les siens en Allemagne. Si donc l'on avoit rassemblé ne seroit ce que 19 mille hommes de troupes réglées que l'on y eut joint toutes les compagnies de chasseurs appris Voralbergeois et Tyroliens, l'on auroit pu, avec un corp de 40 milles hommes penetrer jusque dans le cœur de la Suisse. Ce n'eut été qu'une promenade, car il n'y avoit point ou très peu d'ennemis. Il me semble qu'une telle entreprise eut produit deux effets salutaires à la fois,

1. couper la communication entre les armées ennemis d'Italie et d'Allemagne,

2. donner a chacune d'elles l'inquiétude naturelle de voir un corps considérable lui tomber sur les derrières.

Il est vrai que c'eut été agir en desespéré, que l'on courroit risque d'etre enfermé dans les Alpes par des corps ennemis que l'on auroit vraisemblablement detachés de l'Italie et de l'Allemagne, mais l'etat des choses etoit desesperant. D'ailleurs, il n'etoit pas decidé que ces corps detachés ne seroient pas battus eux mêmes, et s'ils l'etoient, cette armée volante, maîtresse de la Suisse, auroit en poursuivant à toute hâte Berthier dans le Milanois, donné à Melas le tems de respirer et des moyens de vaincre. Une bataille dans la position ou etoient les armées en Italie devaient decider du tout. Si Melas est vainqueur, Buonaparte, sa puissance et son armée étoit perdus. Il valoit donc, semblet-il, bien la peine de courir une chance scabreuse a la vérité dans l'espoir, si l'on réussit, d'en receuillir de tels fruits. Cette bataille se donna à Maringo. Melas l'ayant perdue, a subi le sort que l'on eut préparé à Buonaparte en la gagnant. Par cette memorable bataille, Buonaparte devint maître dans un seul jour de tout le Piémont et l'on peut dire de l'Italie entière. Toutes les forteresses, Gènes même, qui s'etouient rendue la veille aux Autrichiens, fut le fruit que le grand Consul tira de cette bataille.

Le 25 juin, le Général Jellachich fit encore marcher une partie de son corp a Dorrenbiren. L'on s'etouit de nouveau décidé de reprendre Bregenz. Les mêmes compagnies de Bachmann y marchèrent, l'on fit la même manœuvre que la première fois, l'on revint encore sans avoir fait autre chose que fatiguer cruellement la troupe pour rien, et la mécontenter.

Ce fut au retour de cette course que nous aprimes la funeste bataille de Maringo, la suspension d'armes qui la suivit et les conditions humiliantes de cette trêve.»

*La bataille de Feldkirch (juillet 1800)*⁶³

«Les francois commencèrent à se renforcer en Suisse et sur les bords du lac de Constance. L'on voyoit par leurs mouvemens qu'ils se préparoient à nos attaquer. Ces mouvements étoient sans doute une suite de leurs progrès en Bavière. Le Général Hiller qui commandoit dans les Grisons se retira le 9 juillet pour gagner l'Engadine ou l'ennemi, qui cherchoit à le tourner, auroit pu arriver avant lui s'il avoit tardé plus longtems à se retirer. Il resulta de la que le corps de Jellachich se trouvoit isolé à Feldkirch, ayant ses deux flancs entièrement dégarnis et qu'il avoit beaucoup à craindre que les francois, soit en penetrant par le Bregtigau ou le Montafoun ou la foret de Bregenz dans le Tyrol, ne lui coupa toute retraite. Cela paroisoit si simple que nous commencions à nous habituer à la cruelle idée d'être faits prisonniers. Il est bien dure pour des braves gens de prévoir ainsi la captivité sans pouvoir se défendre. Le 11 juillet, les espions rapportèrent que nous serions attaqués le lendemain, l'ennemi se renforçoit beaucoup, soit à Bregenz, soit sur les bords du Rhein.

Le 12 se passa tranquillement mais l'on ne douta plus d'une attaque pour le 13. L'on vit mouvoir beaucoup de troupes ennemis, passer de la cavallerie et de l'artillerie, et l'on remarqua entr'autre un General francois qui faisoit une scrupuleuse reconnaissance sur les bords du Rhein. De notre côté, nous étions tout prêt à recevoir l'ennemi et à lui prouver qu'on ne semparoit pas de Feldkirch à bon marché.

Le 13, nous entendimes effectivement le canon à 2 heures du matin du côté de Balzern. Le poste autrichien que se trouvoit à Trübbach ne fit qu'une légère résistance, et l'ennemi passa le Rhein. Il attaqua de même à Dornbiren et s'avanza, après s'être emparé de Hohen Ems, vers Gätzis qu'il emporta ainsi que les deux premiers endroits sans difficulté. Les Autrichiens firent peu de résistance. Le plan de Jellachich étant de recevoir l'ennemi

⁶³ GADY, «Souvenirs» (Anm. 2), S. 486, erwähnt die Schlacht von Feldkirch. Den Ablauf aus österreichischer Sicht geben HILLEBRAND und WAGNER (Anm. 30). ZIEGLER 79 (Anm. 42), S. 36–38, beschreibt den Einsatz des Regiments und hebt den Einsatzwillen im anhaltenden Kampf – die ausgeteilte Munitionsdotierung von 60 Schuß pro Mann wurde verschossen – und den Mut bei der Bergung verwundeter Kamaraden hervor. – Vgl. auch Anm. 65.

bien près des retranchemens afin d'avoir son petit corp rassemblée et d'en pouvoir ainsi disposer avec le plus de succès fut sans doute la cause pour la quelle on laissa avancer les francois presque sans résistance. Je tacherai de donner tous les détails possibles de cette journée qui a couvert de gloire le brave regt. de Bachmann et qui a fait voir que les francois, lorsqu'ils trouvent une vrai resistance et de bonnes dispositions, succombent, se decouragent, perdent la tête et se laissent battre par un nombre très inférieur au leur. Le regiment de Bachmann etoit composé de 11 compagnies, d'ont l'une, celle des chasseurs, etoit dans la foret de Bregenz, 4 sur la droite de Feldkirch aux avant postes entre l'Ill et le Frazbach (rivieres), quatres aux avant postes sur la gauche de Feldkirch depuis Nendlen jusqu'a Vadutz et 2 dans les retranchemens mêmes de Feldkirch.

Affaire de la droite

L'ennemi avanca fortement jusqu'au Fruzbach, le passa même, se posta à Pretris, à Meiningen et trouva même le moyen de se nicher dans la foret deriere Giessingen. Mr. le Major de Muller qui commandoit les 4 compagnies de Bachmann avoit encore avec lui un ploton de dragons de Modena et une pièce d'artillerie volante. L'ennemi avoit aussi une piece volante et un escadron de hussards et au moins le quadruple d'infanterie. Le pays, dans cette partie, est très plat mais marecageux, parsemé de quelques bouquets de bois et bornée vers l'Ill par une foret assez grande et touffue qui se trouve derrière Giessingen. Les 4 compagnies de Bachmann se trouvèrent donc toutes seules dans cette plaine avec l'escadron mentionné. Il parroissait naturel de se retirer vers les retranchemens, mais la bravoure de nos braves soldats, la connaissance parfaite du terrain, engagèrent le Major de Muller a faire quelques essais qui lui réussirent. L'ennemi, etonné de voir cette petite troupe l'attaquer avec autant de sang froid que d'adresse, laissa apercevoir de l'inquiétude. Fort de ce premier avantage, on le harcela de toute manière, lui tua beaucoup de monde, le força a se retirer après avoir pris une quantité de prisoniers plus forte que le nombre des 4 compagnies de Bachmann. Dans la foret de Giesingen surtout, on prit par une manœuvre bien combinée et avec

une poignée d'hommes, 200 prisoniers. L'affaire dura dans cette pleine depuis midy jusqu'a 9 heures du soir et les avant postes furent placés le long Fruzbach jusqu'a Meiningen. De ce coté la, l'ennemi fut completement battu par la petite troupe dont je viens de parler. Il perdit quantité de tués et blessés et plus encore de prisoniers. Si l'on avoit envoyé du renfort a ces 4 compagnies, il n'est pas douteux que l'on eut chassé l'ennemi jusqu'a Bregenz. Il etoit en déroute complete et l'on peut conclure de la que les francois ne sont pas invincibles, qu'il est facile de les battre avec de bons soldats et qu'une fois mis en deroute l'on en a a bon marché.

Affaire de la gauche

J'ai dit que l'ennemi avoit passé le Rhein au Trübbach. Une compagnie de Bachmann etoit stationnée a Vaduz, une à Tschaan, deux à Nendlen. Celles de Vaduz et Tschaan avoient ordre à la première apparition de l'ennemi de se retirer sur Nendlen, laissant leur avant postes pour tirailler avec l'ennemi et couvrir la retraite. Peu de tems après leur passage, les francois attaquerent ces avant postes, et a la première minute, on leur fit 5 prisonniers. Ils chercherent a pousser en avant, mais ils trouverent une resistance opiniatre de la part de cette petite arrière garde qui leur tutoit du monde en se retirant lentement. Enfin, ils arrivèrent après plusieurs heures dans la foret en avant de Tschaan et les 4 compagnies de Bachmann sous les ordre de Mr. le Major de Ziegler dont deux etoient près de l'abattie de Nendlen avec 1 pièce de 6 et 2 a Nendlen même en reserve attendoient l'ennemi. La chaussée de Feldkirch à Coire passe par la et l'on ne peut employer la cavallerie et l'artillerie que sur cette chaussée. D'un cote, sur notre droite, sont de vastes prairies mais très marecageuses et coupées par plusieurs larges et profonds fossés. Ces prairies s'étendent jusqu'au Rhein. De l'autre coté et sur la gauche est une foret terminée a quelques cent pas par des rochers très escarpés. La fusillade dans la foret et dans la prairie devint violente, notre canon sur la chaussée ne restoit pas oisif, en un mot, il s'engagea ici (a l'abattie de Nendlen), une affaire assez serieuse. Nous ignorions la force de l'ennemi et ne voyons de lui que les tirailleurs

qu'il avoit dans la prairie, qui seuls surpassoient déjà en nombre les deux compagnies de Bachmann. Cependant, nous gagnions du terrain en avant, mais nous le faisions avec beaucoup de précaution. Tout à coup, il s'éleva une forte poussière sur la chaussée, dans la foret de Tschaan. On vit une masse de bayonnette reluire au travers des arbres et bientot se montra une colonne ennemie serrée en masse et forte aumoins d'un bataillon, la quelle marchoit dans le plus grand ordre sur la chaussée et s'avançoit vers nous. Rien de plus respectable qu'une telle colonne qui s'avance au pas cadencé au travers le feu du canon et de la mousqueterie.

Notre canon la salüa dabord a boulet, ensuite a mitraille. J'ai vu tomber un joli nombre d'homes de leur premier ploton mais il faut leur rendre justice, la colonne continua sa marche. Nous eussions bien désiré de profiter de notre avantageuse position pour tacher, tout faibles que nous etions (on se rapelle qu'il n'y a eü que 2 compagnies), de repousser cette colonne. Le Major de Ziegler etoit lui même bien tenté de le faire, mais deux raisons l'engagèrent à se retirer: 1^o l'ignorance ou l'on etoit de la quantité de troupes que l'ennemi pouvoit encore avoir dans la foret de Tschaan, 2^o et bien plus encore, l'ordre par ecrit qu'il avoit en poche de se retirer jusqu'au moulin de Nendlen. Il laissa donc avancer la colonne ennemie jusqu'a 50 pas en la salüant continuellement a mitraille et la retraite commenca. L'ennemi qui naturellement ne pouvoit attribuer ce mouvement qu'à sa supériorité, precipita son pas et nous poursuivit avec son cris usité *En avant*. Je dois dire ici que la bravoure de nos soldats se montra en plein. Il faut beaucoup de courage pour se retirer en ordre et avec calme, lorsque l'on est poursuivi de si près et que l'on entend une grèle de balle. En traversant le village de Nendlen, la colonne ennemie etoit presque sur nous et son feu faisoit beaucoup de fracas aux tuilles et fenestres, mais nous touchait peu. Nos tirailleurs que couvraient la retraite eurent plus de succès que l'ennemi. Le francois tire beaucoup, le Suisse tire moins souvent mais vise bien. Je suppose donc que ce fut le feu de notre arrière garde qui arreta l'ennemi. Il se refroidit dans sa poursuite. Je vis entr'autres faire un feu de section comandé par M^r. le Lieutenant Bauer qui coucha bien des francois.

M^r. le Major de Ziegler qui en passant à Nendlen avoit été rejoint par les deux autres compagnies de Bachmann, se posta avec

ses 4 compagnies dans la position indiquée du moulin de Nendlen, a un demi quart de lieu des retranchemens de Feldkirch. On se battit la avec acharnement tout le jour, tantot nous avancions, épuis il falloit de nouveau ceder du terrain. Nous etions au plus 400 Suisses contre un fort bataillon au moins de 12 cents hommes.

C'est la particulièrement ou j'ai apris a connoître et apprécier les braves soldats que nous comandions. Ils n'ont rien mangé ni bu de tout le jour, se sont battus continuellement avec cette patience et ce courage qui caractérise le vrai militaire imbu de ce sentiment d'honneur qui lui fait tout supporter. Les officiers commandoient comme si l'on etoit a l'exercice et le soldat executoit de même. Nous marchâmes plusieurs fois en avant et en arrière au pas cadencé et avec le même ordre que si l'on etoit a la parade. Il y eut sur la droite de la chaussée, dans la prairie et dans la foret sur la gauche du moulin des affaires très chaudes ou nous perdimes bien du monde.

Vers les 6 heures du soir et dans le moment ou nous manquions de munitions, l'ennemi forma encore une colonne serrée dans la foret en avant du moulin et la fit marcher au travers de l'abattie que nous avions sur notre gauche, la quelle n'etoit occupée que par un petit détachement. L'on sent bien que 4 compagnies ne peuvent garnir fortement tous les points surtout lorsqu'il faut une réserve considérable pour protéger le canon. Cette colonne penetra donc et notre gauche fut obligé de céder. Il ne resta alors d'autre parti a prendre qu'a se retirer dans les retranchemens qui etoient garnis d'artillerie et de troupes autrichiennes. La colonne ennemie continua sa marche au travers l'abattie et parvint a gagner le flanc gauche de la ligne retranchée. Elle s'aprocha jusqu'a 30 pas d'une redoute ou s'etоient jettées deux compagnies de Bachmann les quelles ayant reçu des munitions firent un feu de file des plus meurtriers sur elle. Toute l'artillerie des différentes redoutes fit en même tems un feu terrible qui dura dix minutes. La colonne se retira, les 4 compagnies de Bachmann poursuivirent aussitot l'ennemi, firent encore plusieurs prisonniers et, après avoir repris la position du moulin de Nendlen, il fallut, parce qu'il faisait nuit, terminer le combat et de part et d'autres l'on établit les avant postes. Cette affaire, je parles de l'aile droite et de l'aile gauche, couta 65 tués et 148 blessés au regt. et 21 prisonniers. Dans

le nombre des blessés se trouvèrent 4 officiers. L'ennemi perdit en prisoniers 500 et quelques hommes et trois fois plus de blessés et tués que nous au moins.

Je dois dire ici, et tous les officiers du régiment le diront avec moi, que le premier soin de nos chefs fut d'épargner le monde, imbus de ce vrai principe militaire, qui consiste à faire du mal à l'ennemi sans souffrir beaucoup. Ils ont dirigé et disposé continuellement la troupe d'une manière si adroite et si bien combinée que l'ennemi perdit beaucoup plus que nous. Je connois des gens qui croient que l'on fait merveille lorsque l'on a perdu beaucoup de monde, parce que il faut beaucoup de courage, croient ils, pour s'exposer ainsi. J'ai vu des gens fiers de leurs prouesses parce qu'ils ont fait tuer presque tous leurs subordonnés dans un instant, sans en rapporter le moindre avantage. Il n'est pas difficile du tout de faire tuer le monde, c'est le sort de tous ceux qui commandent sans en avoir les talents et les connaissances nécessaires du vrai militaire. Il dépendoit de nos chefs de faire detruire le regt. à l'affaire de Feldkirch, il est à parier que l'enemi eut moins souffert en nous massacrant que par les habiles dispositions que firent nos chefs.

M^r. le Général de Bachmann qui resta toute la journée sur le champ de bataille à l'affaire de gauche, eut sans doute bien de la satisfaction ce jour là. Il vit que les peines qu'il avoit prises pour instruire son regt. et lui inspirer ce sentiment d'honneur qui, surtout au feu, produit de si grands effets, n'avoient pas été infructueuse. De jeunes officiers qui n'avoient jamais servi, se distinguèrent beaucoup, soit par leur bravoure, soit par leur intelligence et la troupe en général se conduisit de la manière la plus distinguée.

L'on sera sans doute étonné de n'avoir vu agir que les Suisses. Nous en fumes revoltés nous mêmes. Les Autrichiens tirèrent quelques coups de fusils à Dornbiren, Hohen Ems & Gätzis. Tout le reste de l'ouvrage nous fut abandonné. On les voyoit couchés tranquillement sur le gazon à quelques mille pas derrière nous et quoique nos chefs demandèrent à différentes reprises des secours, avec lesquels ils eussent rendu cette journée mémorable et brillante, ils n'obtinrent pas un seul homme. J'ai dit que M^r. le Major de Muller, s'il avoit reçu du secours, eut poussé l'ennemi jusqu'à Bregenz et s'il en eut accordé à M^r. le Major de Ziegler 4 ou six

compagnies autrichiennes il eut probablement (vu les localités qu'il connoissoit parfaitement) pris toute la colonne ennemie. Je ne crois pas qu'il en fut echappé un seul.»

Parenthèse sur des défauts de l'armée autrichienne

«J'ai ici l'occasion de mettre au jour un de ces défauts que je reprochois en general à l'armée autrichienne: je veux parler du point d'honneur et de l'amour pour son souverain dont l'armée autrichienne en général manque totalement. L'officier n'y parle que des *gages*⁶⁴. S'il desire la guerre, ce n'est pas pour voir triompher son monarque des ennemis, c'est dans l'espoir que la mort de ceux qui sont avant lui procurera à son ambition pécuniaire de l'avancement et de meilleurs *gages* par conséquent. Je n'ai jamais entendu parmi eux de ces exclamations enthousiastes qui annoncent cet amour que tout militaire devroit avoir pour son souverain, le dirai-je. L'Archiduc Charles même a une infinité d'ennemi parmi les officiers de l'armée, parce qu'il exige que chacun soit à sa place et que l'infamie, la degradation et quelques fois la mort, sont les peines infligées aux officiers que se conduisent lâchement devant l'ennemi. Quant au point d'honneur, ce ressort électrique avec le quel l'homme ordinaire s'élève souvent jusqu'à l'héroïsme, je m'hasarde de dire qu'il est méconnu complètement à l'armée autrichienne. Dans toutes les proclamations des Generaux, l'on voit avec peine promesses de récompense aux officiers qui se conduiront bien et menace de punition a ceux qui se conduiront mal. Jamais, au grand jamais le mot d'honneur ne paroit dans ces proclamations. L'Archiduc Charles seul en faisoit usage.

En un mot, l'officier autrichien est conduit par l'appas du l'argent et de l'avancement, le soldat par le baton. L'on vit à cette armée des régiments, qui s'étoient mal conduits, être envoyés par punition aux avant postes, tandis que ce devroit être un honneur

⁶⁴ Bis 1848 war der Stellenkauf in der österreichischen Armee üblich. Beförderungen fanden sonst bei offenen Stellen nach der Anciennität statt. Gadys Vorwurf war sicher teilweise berechtigt, auch wenn er in dieser Form nicht in der Thematik bei Jürg ZIMMERMANN, *Militärverwaltung und Heeresaufbringung in Österreich bis 1806*, in: Handbuch zur deutschen Militärgeschichte 1648–1939, Bd. 3, Frankfurt 1965, bes. S. 135–138, aufgenommen wird.

d'obtenir cette confiance. Si l'honneur dictoit ses loix salutaires à cette armée, s'il y existoit une opinion, si chaque individu aprècioit son honneur et sa reputation à sa juste valeur, c'est a dire plus que tous les biens de ce monde, il n'y auroit plus de puissance en sureté contre l'Empereur, la Republique francoise seroit depuis longtems enterrée sous ses propres ruines. Que l'on ne s'étonne donc pas, si a l'affaire de Feldkirch aucun officier, aucun soldat, ne demanda a marcher, si aucun d'eux ne fut jaloux que des étrangers seuls partagent l'honneur et les dangers de cette journée. Dans toute autre armée, un Général se seroit exposé à mille desagréemens en confiant a des étrangers seuls l'honneurs de deffendre une position aussi interressante.»

Suite de l'affaire de Feldkirch

«Que l'on se garde cependant de mal juger ici le Général Jellachich. Il avoit sa raison pour employer les seuls Suisses à cette affaire. L'ordre lui etoit parvenu de se retirer avec tout son corp jusque sur les frontières du Tyrol. L'ennemi pouvant tourner Feldkirch, arriver sur Pludenz et Stuben, se seroit trouvé directement derrière nous. La position de Feldkirch n'étoit donc plus tenable. L'ennemi attaqua au moment ou Jellachich pensoit a se retirer et quelque fut l'issüe de cette journée, il falloit se retirer dans la nuit. En conséquence, il etoit naturel qu'il epargne les troupes de son Souverain et qu'il ait préféré de sacrifier des étrangers a une affaire, qu'il ne pouvoit éviter, mais qui ne pouvait servir a rien. J'ai entendu souvent murmurer contre ce Général, mais personne ne peut lui disputer une loyauté, une intégrité inviolable, et quiconque connoit sa fidelité et son amour pour son monarque ne peut s'empêcher de le respecter.

Je pourrois citer quantité de traits particulier qui eurent lieu à cette affaire, mais ne voulant pas m'étendre jusqu'à citer les individus, il me suffira de dire que les soldats dépasserent même l'attente de leurs officiers en courage, sang froid, bonne volonté et ordre. Je puis dire qu'ils se sont montrés dignes de leurs ayeux! Jusqu'à ce jour, malgréz l'exactitude avec la quelle nous faisions notre service, nous etions regardés a l'armée comme un tas de recrues a la tête des quels sont des officiers inexperimentés dans

l'art de la guerre. Mais, depuis ce jour ou nous avions tout fait par nous mêmes, ou nous fumes comandés par nos chefs qui firent toutes les dispositions à leur grez, on nous accorda le degrez de consideration et de confiance que nous meritons et malgrez que les Autrichiens voyoient d'un œil louche la reputation que nous nous étions aquise, ils nous envisagèrent des ce moment comme tout autre régiment réglé.»⁶⁵

*La retraite au Tyrol (été 1800)*⁶⁶

«Nous ignorions completement que Jellachich avoit ordre de se retirer. En conséquence, nous nous faisions une fête d'attaquer le lendemain l'ennemi & ne doutions pas un instant de le repousser jusqu'au de la du Rhein. Tout le regt. etoit en bivoüac et se reposoit de ses fatigues. Le coup d'œil etoit magnifique. Tous les feux des avant postes des deux armées, et ceux du reste de la troupe bivouaquée de part et d'autres sur les derières, la montagne Roya-berg occupée par le Landsturm Voralbergeois, la quelle quoi que couverte de sapins, etoit illuminée, tous ces feux, dis-je, presentaient un aspect unique dans son genre. Le spectacle, joint au silence qui regnoit, formoit un tout qui appeloit l'homme à mille reflexions diverses. Des milliers d'hommes couchés sur la terre etoient la tous occcupés de la même idée, car des deux cotés, l'on se promettoit sans doute une victoire assurée pour le lendemain. Tous se rejouissoient d'avance de voir couler le sang, chacun jouissoit à l'avance du spectacle qu'il se promettoit pour le lendemain, de voir des milliers de cadavres ennemis sur le champ de bataille. Le misantrope, l'égoiste, le sans souci, le philanthrope, tous etoient unanimes, tous ne respèroient que la mort de l'ennemi.

Vers le 11 heures de la nuit, l'ordre de la retraite nous parvint. Le chagrin que nous donna cet ordre fut doublé par l'idée que

⁶⁵ BURCKHARDT (Anm. 6), S. 438–439, gibt Bachmanns Rapport zu diesem Gefecht. Es ist nicht zu vergessen, daß der Einsatz der Schweizer mit 16 Verdienstmedaillen belohnt wurde, während die Österreicher an diesem Tag leer ausgingen. LAUPPER (Anm. 27), S. 31. – Vgl. auch Anm. 63.

⁶⁶ Bei GADY, «Souvenirs» (Anm. 2), S. 486, und ZIEGLER 79 (Anm. 42), S. 38, ist der Rückzug erwähnt.

nous pouvions être coupés & fait prisonniers. Nous ignorions à quoi les choses en étoient dans la foret de Bregenz et le Pays grisons étant complètement ouvert à l'ennemi, il n'étoit presque pas douteux qu'une colonne françoise passant par ce pays là, ne cherche à nous couper le passage. A minuit, l'on commença la retraite et l'on marcha sur Pludenz. Tout le corps y séjourna le 14 et resta au bivouac, la retraite ne fut point inquiète. Le 15, on marcha jusqu'à Engel où il y a un assez fort retranchement, l'on bivouqua de même. Le 16, on vint jusqu'au Klösterle toujours au bivouac. Le régiment fit toujours l'arrière garde. Le 17, tout le corps repartit pour passer l'Adler Berg. Le régiment de Bachman reçut ordre de rester à Stuben et de laisser 2 compagnies aux avant postes au Klösterli. La légion Managheta, composée d'un Landsturm suisse qui suivit la retraite du 26 juillet 1799, resta aussi à Stuben, et le Général de Bachmann commanda en qualité de Brigadier. Outre les troupes dont je viens de parler, il avoit encore quelques escadrons de Modena sous ses ordres. Le même jour 17, l'ordre subit arriva au régiment de rebrousser, de se porter en avant. On poussa à marche forcée des compagnies jusqu'à une lieue de Feldkirch. Personne ne comprenoit ce que tout ceci devoit signifier. Enfin, l'on apprend qu'il y avoit une suspension d'armes et Jellachich, espérant de conserver le terrain qu'il occuperoit au moment où elle seroit annoncé, nous fit ainsi courir pour regagner du pays. Le 18, les françois s'avancèrent et came par la convention faite entre Krai et Moreau tout le Voradelberg devoit leur appartenir, nous recumes l'ordre subit de retourner sur nos pas. L'on se trouva pèle mêle avec les français à Pludenz qui exigèrent qu'on se retire promptement. On fit donc une marche aussi humiliante que fatiguante. On se reposa un moment à Klösterle pendant la nuit du 18 au 19 et le 19, le régiment arriva accablé de fatigue au Nahnrein en Tyrol où il bivouqua. Le 20, il bivouqua à Fliersch, le 21 à Zamst et le 22, il arriva à Imst où il resta.

Par cette suspension d'arme, l'ennemi gagna un terrain immense qu'on lui ceda. Je ne m'amuserai pas à tracer ici la ligne de démarcation qui fut établie, tout le monde la connaît. Chacun faisait ses conjectures, les uns espéraient que la guerre recommenceroit, les autres ne voyoient dans la guerre que de nouveaux échecs!»

*L'armistice au Tyrol (été/automne 1800)*⁶⁷

«Le regt. resta à Imst jusqu'au 7 aoust, jour au quel il partit pour se rendre à Nauders, village situé sur le plus haut somet habité du Tyrol près de la source de l'Adigo et sur la frontière de l'Engadine. Le 7, le regt. marcha à Landeck, le 8 à Ried et le 9 il arriva à Nauders. Le 2^e 7^{bre}, notre Général reçu la nouvelle officielle que le 10, à 5 1/2 heures du soir, les hostilités recomenceroient. Il resta comandant de brigade, ayant sus lui les regts. de Bachmann, de Salis et la legion Managheta. Rien n'est comparable au désordre universel qui reignoit alors a l'armée. Le Général recevoit des ordres qui se contredisoient et d'autres dont l'execution etoit impossible. Sa position etoit aussi desagréable que critique. Enfin, le 10, le General Prince de Hohenloe amena plusieurs bataillons et apporta la nouvelle que l'Empereur lui même etoit au quartier general à Alt Aitingen et que le General Auffenberg arriveroit incessamment pour commander dans cette contrée un corps de 12 milles hommes, dont la brigade du General de Bachmann faisoit nombre. Ce corps devant être intermédiaire et se porter au secour soit de l'armée d'Italie ou celle d'Allemagne suivant les circonstances. Six compagnies de Bachmann entrèrent dans l'Engadine ou le regt. de Salis etoit déjà. Elles furent stationés à Schleins, Monos, Rämüs et Sins. On ne respiroit plus que la guerre.

L'arrivée de l'Empereur à l'armée donnoit les plus grandes espérances. Le 11 7^{bre}, l'ordre de l'Empereur arriva de ne point commencer les hostilités jusqué nouvel ordre! Le 15 7^{bre}, il fut dit à l'ordre que la nouvelle suspension d'armes etoit illimitée, que l'on pouvoit la rompre en prevenant 12 heures à l'avance et comme il falloit 30 heures pour recevoir les ordres du quartier general de l'Empereur, nous, qui etions aux avant postes dans l'Engadine, ne pouvions apprendre une nouvelle rupture que par l'attaque de

⁶⁷ GADY, «Souvenirs» (Anm. 2), S. 487–491, gibt zusätzlich die Beschreibung von Nauders, Martinsbrück, Finstermünz und des Engadins. Die in diesem Zusammenhang angeführte Zusammenarbeit mit Andreas Hofer ist wohl ein späterer Zusatz, nachdem Hofer 1809 berühmt geworden war. – ZIEGLER 79 (Anm. 42), S. 38–39, erwähnt den Versorgungsmangel und eine gewisse Opposition bei der Bevölkerung gegen die Schweizer Truppen. Winter und großer Schneefall machten der Truppe zu schaffen. – Den Vorpostendienst im Engadin befahl General Bachmann dem Regiment Salis am 18. September 1800 von Nauders aus. Hist. Museum Glarus, ZV 3, 17 H 10.

l'ennemi. En conséquence, il nous fut ordonner d'être très vigilants & de faire le service comme s'il n'y avoit pas de suspensions d'armes.

Le 22^e 7^{bre}, l'ordre fut de se tenir pret à tout, que la suspension d'arme etoit finie. Deux heurs apres, il fut déffendu d'attaquer et de comencer les hostilités. Le 23, l'ordre positif d'une amnistie de 45 jours fut donné, le Gouverneur du Tyrol le fit afficher partout. Le même jour, le General françois Baragué d'Hilières, qui etoit dans la Valteline, fit annoncer a nos avant postes que, d'après l'ordre qu'il venoit de recevoir de son Gouvernement, les hostilités recomençoient le 5^e jour complementaire, ce qui repondoit au 21^e 7^{bre}. L'on aprit qu'il marchoit contre nous. On envoya des parlementaires a ce Général pour s'expliquer sur ce mésentendu et enfin le 26, tout fut arrangé et tous les doutes sur l'amnistie de 45 jours levés⁶⁸.

Chacun sentira combien l'on dut être degouté de ces amnisties et ruptures fréquentes! Le 28. 7^{bre}, les compagnies du regt. de Bachmann, qui etoient dans l'Engadine, revinrent à Nauders pour de la entrer en quartier d'hyver. Le 2^e 8^{bre}, l'Archiduc Jean, qui commandoit d'armée même en présence de l'Empereur, vint a Nauders. Le regt. parrada et reçu de son Altesse mille témoignages divers de son estime et de son attachement aux Suisses. Le 3. 8^{bre}, le regt. entra en quartier d'hyver, une compagnie fut cantonnée à Heid, l'artillerie a Grauw, 1 compagnie à Räschen, 2 a Nauders, une a Ried, 2 a Serfans, 1 à Ladis, le quartier general avec la compagnie de chasseurs a Pruz, 1 à Fiss et une a Kaunz. La suspension d'armes de 45 jours couta encore cher à l'Empereur, il fallut ceder à l'ennemi les 2 forteresses Ulm et Ingolstadt.

Le 18^e 8^{bre}, l'on apprit que la suspension d'arme fixée pour l'Italie et l'Allemagne a 45 jours et devant être finie le 5^e 9^{bre} avoit été rompue par les francois en Italie et qu'ils avoient annoncé que les hostilités recomenceroient le 26^e 8^{bre}. En conséquence, le corp intermédiaire du General Auffenberg reçu ordre de reprendre sa position le 24.

⁶⁸ Vgl. den Situationsbericht von Oberstleutnant Salis-Samaden in Schuls vom 25. September 1800 an General Bachmann. Hist. Museum Glarus, ZV 3, 17 H 11.

Le 20, le regiment de Bachmann se mit en route a cet effet et le 21 il recut ordre de séjourner ou il se trouveroit, vu que l'ennemi avoit enfin consenti a laisser durer la trève selon les traités jusqu'au 5. 9^{bre}. Toutes ces suspensions d'armes, ces efforts stériles de cabinets eurent pour l'Autriche les suites les plus facheuses. Elles démontrèrent à l'armée tout ce que l'on avoit a craindre puisque l'on s'abaissaient ainsi a des humiliations aussi fréquentes que pernicieuses. Ce nouveau système que Buonaparte invanta est unique je crois depuis la création du monde. Il conquit, par toutes ces trêves et ses menaces de rompre, beaucoup de pays et de fortresses. De la, chacun tiroit la naturelle conséquence que l'Empereur vouloit la paix à tout prix, et cependant, l'on verra que la guerre recomenca avec une fureur nouvelle.

Jettons un petit coup d'œil sur cette fameuse campagne de 1800. Nous verrons qu'elle souvrit vers le commencement de may, qu'elle finit vers le 11 juillet par la première trêve, que par consequent la durée fut de 70 jours et que l'Italie entière etoit perdue jusqu'au l'Adige. Et la Suabe, le Voradelberg, la Bavière etoient au pouvoir de l'ennemi! Si l'on compare cet état des choses avec celui que l'on devoit naturellement espérer, si l'on eut attaqué l'ennemi au moment où Buonaparte aborda en France, l'on ne sera plus etonné de tout ce que j'ai dit à ce sujet. Chacun en Allemagne, les petits et les grands, crient au traitres, & l'on accusa assez hautement le Conseil de guerre de Vienne. Il ne m'appartient pas d'entrer dans ce sanctuaire et de vouloir juger si la clamour publique est fondée. Ce qu'il y a de sur, c'est que personne ne peut s'empêcher de croire a des cabales qui avoient pour but le renversement du trone impérial, & l'on se confirme dans cette idée, lorsque l'on voit l'enemi en pleine victoire marcher droit sur Vienne et arrêté subitement par la présence subite de l'Archiduc Charles en qualité de Generalissime des troupes autrichiennes. Il me semble au moins devoir conclure de la que les françois se virent trompés dans leurs calculs, en voyant reparoître un homme qui ne conniveroit surement pas avec eux et que leur adroite politique avoit probablement trouvé moyen de tenir eloigné des affaires jusque la.»

*La campagne en Engadine (hiver 1800)*⁶⁹

«Le 2^e 9^{bre}, le regt. de Bachmann se remit en route pour entrer en Engadine ou le 1^{er} bataillon fut stationné en entier, le 2^e resta à Nauders et environ. La trêve finissoit le 4, c'est à dire que les 45 jours stipulés étoient écoulés. Voilà tout ce que l'on scavoit mais y auroit-il guerre ou paix? Voilà ce que tout le monde ignoroit encore. En attendant, le service sur ces hautes Alpes devint très pénible. L'hyver et ses frimats étoient là et la perspective de faire une campagne d'hyver dans le pays habité le plus élevé de l'Europe tel que l'Engadine, faisoit quelque fois désirer que le guerre ne recomence qu'avec le printemps. La confusion étoit si grande que personne ne scavoit si on étoit en paix ou en guerre.

Le 12^e 9^{bre}, le General Auffenberg recu une lettre du General Macdonald datée de Zürich par laquelle il lui mandoit que, si les préliminaires n'étoient pas signés dans le courant de novembre, les hostilités recomenceroient le 1^{er} X^{bre}. Le 17. 9^{bre}, il fut annoncé à l'ordre qu'enfin il étoit décidé que les hostilités recomenceroient le 23 en Italie et le 27 en Allemagne.

Je n'ai jamais bien compris pourquoi tout se remit en mouvement dès le commencement de 9^{bre} et pourquoi l'on fit un si pénible service sur ces hautes Alpes, tandis que la trêve n'étoit pas rompue. Je n'ai pu l'attribuer qu'à cette confusion dont j'ai parlé plus haut et à la méfiance que l'on étoit justifié d'avoir contre un ennemi qui souvent a rompu la foi des traités.

Vers ce tems, l'on apprit que les françois s'étoient emparés de la Toscane. Il n'est pas connu, encore présent, si cette infraction à la trêve d'arme se fit du consentement de l'Empereur ou si elle ne fut qu'une de ces usurpations que les françois firent si souvent depuis dix ans sous des prétextes aussi faux que pervers. Quoiqu'il en soit, les Autrichiens capitulerent pendant la suspension d'arme, évacuèrent tout le Duché de Toscane, abandonnerent 20 mille

⁶⁹ Dieser Abschnitt fehlt bei GADY, «Souvenirs» (Anm. 2). ZIEGLER 79 (Anm. 42), S. 39–41, gibt weitere Einzelheiten zur Aktion. – Dazu auch die Berichte der Generale Auffenberg und Bachmann. Kriegsarchiv Wien, Feldakten Tirol 1800, 12/139 und 12/221. – Grundlage für den Einsatz im Raum Feldkirch bildete der Befehl von General Jellachich «Verhaltung Für die Truppen der Feldkirchen-Position von Driesen bis Frutzbach bey einem Feindlichen Angriff». Hist. Museum Glarus, ZV 3, 17 H 7.

insurgés, dont ils avoient allimenté la haine contre les francois, et laissèrent les batimens alliés d'Angletterre et de Naples, qui se trouvoient dans le port de Livourne, en proye a leurs ennemis. J'avoüe qu'en aprenant cette nouvelle, j'écumai de rage. L'on ne doutoit plus que l'on ne recomence la guerre. Tout annoncoit une rupture nouvelle presqu'inévitable.

Avant de recomencer les hostilités, on livre à l'enemi un superbe et immense pays et on abandonne vingt mille braves, armés en notre faveur. On les abandonne, dis-je, à la fureur de l'ennemi et leur desespoir. Celui qui comandoit en Toscane, n'auroit-il pas du resister? et ne le pouvoit-il pas? Que de fautes! Que d'empressement semble-t-il pour rendre l'ennemi plus puissant!

Je ne m'arreterai pas ici a discuter ou a deduire les conjectures que cet evenement prète a faire. Je laisse a chaqu'un de ceux qui ont connoissance du cours de cette guerre, à tirer des justes conséquences. Mais je ne puis m'empêcher de dire, en passant, que la conquête paisible de la Toscane est un sujet a mille reflexions qui ammeneront enfin à l'idée qu'un abîme profond etoit creusé sous la monarchie impériale. Et à la recherche des moyens qu'y furent employés a ce plan horrible et, lorsqu'on se croira bien avancé dans les probabilités que l'on aura établies, il faudra finir par se convaincre, en rapprochant tous les évenemens, que Buonaparte n'etoit pas de cette cabale, qu'il n'a cherché qu'à agrandir et affermir sa puissance. Au premier abord, tout ce que je viens de dire paroitra chimérique, mais après bien des méditations et surtout, si l'on se donne la peine de jettter un coup d'œil general, mais attentif, sur le vaste théâtre ou tant de ressorts divers ont agi, l'on finira peut être par sentir ce que je veus dire et trouver dans mes idées des vraisemblances.

Le 1^{er} X^{bre}, nous aprimes que le 25^e 9^{bre} les hostilités avoient recomencés en Italie et quoi que ce ne fut qu'une reconnaissance que l'ennemi fit sur toute la ligne, que par conséquent ce ne fut point une affaire majeure. Cette nouvelle n'en fut pas moins très interressante pour nous puisqu'elle nous tira de l'incertitude et nous donna l'assurance qu'après avoir resté oisif depuis le mois de juillet, les armées alloient faire la sévère expérience qu'une campagne d'hyver.

Le 3. X^{bre}, l'on aprit aussi que les hostilités avoient recomencée en Allemagne & nous recumes ordre en Engadine de faire tout le

mal possible à l'ennemi⁷⁰. Dès ce moment, l'on sentit que la campagne d'hyver seroit sanglante. L'Empereur avoit renforcé son armée. Tous les bataillons de reserve avoit joint l'armée d'Allemagne comandée par l'Archiduc Jean⁷¹ (sa Majesté etant retourné a Vienne). L'Archiduc Charles organisoit le Landsturm en Bohême et avoit levé une légion qui portoit son nom. L'insurrection en Hongrie se precipitoit avec zèle et activité. Le General de Bellegarde commandoit en Italie. Tout le monde cherchoit à se bercer de nouvelles espérances. Bien des gens cependant voyant l'Archiduc Charles borné a la deffense de la Boheme, n'ayant pour armée qu'un Landsturm se persuadèrent que les choses n'iroient pas bien. L'armée en général sembloit se croire battue à l'avance et il ne paru aucune proclamation capable de ranimer le soldat. Tel etoit, au premier aperçu, l'état des choses à l'ouverture de la campagne d'hyver.

Dans la nuit du 3 au 4 X^{bre}, plusieurs compagnies du regt. de Bachmann et de Salis stationées dans l'Engadine recurent des ordres pressé de partir sur le champ pour se porter sur Fettan. La nuit etoit très froide et ces troupes, ayant du rester quelques heures avant de pouvoir être logées à Fettan, eurent le tems de reflechir sur le terrible métier de faire une campagne d'hyver sur les plus hautes Alpes. Le 4, ces memes troupes marcherent encore. Tout le monde ignoroit les motifs de cette marche. Le 5 dans la nuit, vinrent encore des ordres de marche et l'on s'avanca jusque a Sus à une lieue de Zernez ou etoient les avant postes. Chacun croyoit que l'on alloit relever les compagnies les plus avancées et que l'on faisoit ces mouvements de nuit afin que l'ennemi n'en n'aye pas connoissance.

Le 7, des les 10 heures du matin, nous fumes détrompés. Voyant arriver beaucoup de monde, nous ne doutames plus que nous aillons attaquer. Le plaisir que cela nous fit, fut bien augmenté par la nouvelle officielle que l'Archiduc Jean avoit remporté des avantages réels sur Morreau en Bavière, qu'il etoit sur la grand route de Munique où il esperoit entrer sous peu de jour. Vers les 3

⁷⁰ Das Folgende schildert GADY, «Souvenirs» (Anm. 2), S. 491–496, in einer kürzeren Fassung.

⁷¹ Zur Person auch Viktor THEISS, *Erzherzog Johann, der steirische Prinz*. Graz 1950. – Hans KRAMER - Oswald von GSCHLIESSER - Georg MUTSCHLEINER, *Erzherzog Johann und Tirol*, Innsbruck 1959 (= Schlern-Schriften, Bd. 201).

heures de l'après diné, toutes les troupes étant arrivées à Sus repartirent et se rendirent à Zernez. Ceux qui connaissent l'Engadine et les chemins de ce pays, ne seront pas étonnés d'apprendre que, malgré deux bons pieds et demi de neige, l'on parvint à mener jusqu'à Zernez trois pièces de 6 livres qui furent détaché du petit parc d'artillerie établi à Nauders. C'est un de ces tours de force où il faut autant d'intelligence que de bonne volonté et qui prouve que l'homme peut tout, lorsqu'il le veut.

A Zernez, les troupes furent disposées en trois colonnes, de 400 hommes chacune. Celle du centre fut commandé par Mr. le Baron de Salis Samade, Lt Colonel du régiment de Salis, celle de droite par Mr. de Schorsch, Major du même régiment, celle de gauche par Mr. de Ziegler, Major du régiment de Bachman. Ces colonnes étaient composées du régiment de Salis, de Bachmann et de quelques compagnies du régiment autrichien de Calenberg. A la colonne du centre étaient attaché l'artillerie et un détachement des dragons de Modène. L'on avait en outre laissé dans les retranchements de Zernez une colonne de réserve commandée par Mr. de Urban, Major du régiment de Kalenberg.

Nos avant postes, comme je l'ai dit, étaient à Zernez couverts par un retranchement assez fort derrière un profond et impraticable ravin. Ceux de l'ennemi étaient à Scams où il avait fait des retranchements de neige sur lesquels il avait jeté quantité d'eau, ce qui rendait l'assaut très difficile à cause de la glace dont ils étaient recouverts. A une lieue derrière Scams est le village de Zuz où l'ennemi était en force. Il avait pratiqué encore un retranchement de neige entre ces deux villages. Des deux côtés, les patrouilles allaient jusqu'à Zinouskel. Le but de notre marche était de surprendre les deux villages et d'y enlever tout ce qu'il y avait de français.

Vers les minuits, les trois colonnes se séparèrent à Zinouskel: celle de droite quitta la route à Kupel et dut se porter au travers des neiges et des rochers jusque derrière Zuz, celle de gauche passa l'Inn et, surmontant tous les obstacles que l'on rencontre dans les montagnes par une neige fraîche, devait avancer jusque vers le pont de Scams, celle du centre devait marcher sur la route (si toute fois l'on peut appeler route un mauvais chemin de montagne) et attaquer en face les retranchements de neige.

Le projet était bien combiné. Il semblait promettre un succès assuré. Tout dépendait de la marche des colonnes et de leur

arrivée a la pointe du jour a leur destination, car l'on avoit pris tant de précaution que les patrouilles ennemis même, s'il s'en présentoit, devoient tomber dans le piège et être enlevées. Je ne m'arreterai pas a dire tout ce que l'on eut a souffrir du froid et de la fatigüe. L'on avoit de la neige jusqu'aux hanches et cette nuit, malheureusement, fut la plus froide de tout l'hyver. Ce que je puis assurer, c'est que si je n'avois pas été moi même de la partie, je n'eusses jamais pu m'en faire une idée.

Vers la pointe du jour, les colonnes étoient arrivées et l'on entendit la fusillade a Zuz, ou la colonne de droite entra avant que l'ennemi l'aye aperçue. La colonne de gauche attaqua aussi le pont de Scams et celle du centre les retranchemens. L'affaire ne dura pas une demi heure & tout ce qu'il y avoit de francois dans les deux villages se rendit prisonier. 500 et quelques soldats, 1 chef de bataillon, 42 officiers et 1 drapeau tombèrent ainsi entre nos mains⁷². L'ennemi ne put pas comprendre comment nous avions pu traverser ainsi des montagnes sans chemins tracés, par une neige aussi forte et un aussi grand froid, et il fut aussi surpris d'entendre ronfler notre canon (l'on avoit à force de peine, de travail et de constance, pu amener une pièce jusqu'à Scams).

Ce succès si complet nous dédomagea amplement de tout ce que nous avions souffert. Mais, peu de tems après notre arrivé a Zuz, ou chacun s'empressa d'entrer dans les maisons, l'on s'aperçut que cette expédition nous avoit couté bien cher. Presque les deux tiers de la troupe se trouva avoir les pieds ou les mains gelées. Du regt. de Bachmann seul, il y eut par ce malheur 180 hommes et 13 officiers hors d'état de combattre⁷³. Il y eut 9 tués et quelques blessés de notre coté a cette affaire, l'ennemi perdit quelque chose de plus.

⁷² Es handelte sich dabei um die Angehörigen der 104. Halbbrigade, genannt die «Unüberwindliche». Gefangen genommen wurden zwei Bataillonskommandanten, 25 Offiziere und 347 Unteroffiziere und Soldaten. ZIEGLER 79 (Anm. 42), S. 40. – Dazu auch die Situationsberichte von Bachmann an Major Müller vom 8. Dezember 1800 aus Nauders und Scanfs. Hist. Museum Glarus, ZV 3, 17 H 12 und 13.

⁷³ Nach ZIEGLER 79 (Anm. 42), S. 40, verlor allein die Kolonne Ziegler 9 Offiziere und 168 Mann durch Erfrierungen. – Nach der Anekdoten gefror der großen Kälte wegen der Schnaps in den Feldflaschen und der Rauch in den Tabakpfeifen.

Le General de Bachmann, dont une partie de la brigade venoit de faire cette brillante expédition, eut le chagrin a Zuz, de voir qu'elle lui cotoit si chèr. Il avoit suivit de près, dans l'intention de réunir ses troupes a Zuz et de pousser plus en avant, mais il recut un courrier qui n'augmenta pas peu son chagrin. Le Général Auffenberg lui mandoit que nous avions cruellement été battus en Allemagne (c'etoit la malheureuse bataille de Hohenlinden).

La colonne de gauche fut celle qui eut le plus de fatigue et qui souffrit le plus. Après que les retranchemens et le village de Scams furent enlevés, elle dut continuer sa marche sur la rive droite de l'In, sans chemin tracé, afin d'être dans le cas de s'opposer aux entreprises de l'ennemi qui etoit a Madoulain a une petite lieu de Zutz et qui pouvoit, apres avoir rassemblée du monde, chercher à nous rendre subitement la pareille. Ce fut donc après une marche consecutive de 13 heures dans la neige jusqu'aux hanches, que cette colonne entra a Zutz a une heure après midi le 8 X^{bre}.

Si l'on veut se faire une idée du froid qu'il faisoit, que l'on fasse attention à la petite anecdote suivante. L'Inn, ce torrent d'autant plus rapide et bruyant qu'il est etroitement encaissé dans plusieurs endroits, se trouva gelé en un seul endroit. La superficie de la glace occupoit au plus un espace de 30 pas en longueur sur cette rivière. Arrivé à cet endroit, la colonne avoit encore 1/4 de lieue de chemin à faire pour parvenir au pont de Zutz, mais, pressés par le horrible froid, ces quatre cents hommes prefererent s'hasarder sur cette glace (je n'hasarde d'assurer qu'elle n'avoit pas plus de 4 pouces d'épaisseur) et passer l'Inn que d'aller jusqu'au pont. Il est vrai que pour faire un quart de lieue de chemin, il falloit au moins une bonne heure de marche. Je penserai toute ma vie a ce moment. Tous les dangers que court le militaire ne peuvent être comparés à mes yeux a celui d'être noyé par un froid pareil. Il me serait impossible de rendre compte de ce qui se passa dans mon âme a ce passage ou, si la glace avoit rompu, 150 hommes au moins eussent péri de la manière la plus cruelle. Et il n'est pas un seul de nous qui n'aye mille fois préféré courir ce danger que de faire un quart de lieue de plus. Cela prouve assez, ce me semble, tout ce que nous avions à souffrir du froid.

Peu de tems après notre entrée a Zutz, il y eut une forte alerte. Les avant postes firent le rapport que l'ennemi s'avancoit. On battit l'allarme, mais ce n'etoit qu'une fausse alarme et ce que l'on

avoit découvert d'ennemi n'etoit qu'une forte patrouille de cavalerie et d'infanterie.

Notre position a Zuz devint d'heure en heure plus critique. A chaque instant, les bas officiers venoient faire des rapports de nouveaux gelés. En entrant à Zutz, je n'avois que 2 homes de ma compagnie qui souffroient de la gelure. Tous les autres se croyoient bien portants et quelques heures après, j'avois 3 officiers et 60 de nos hommes hors de combats⁷⁴.

La position de ce village est très mauvaise de quelque cotés qu'on l'envisage. Il auroit fallut pousser jusqu'a Ponte pour avoir un poste tenable et à l'abri de surprise, mais le froid nous avoit mit hors d'etat d'entreprendre quelque chose. Il ne restoit donc plus qu'à se retirer, mais la quantité de blessés ou, pour mieux dire, de gelés, ne le permettoit pas. Il fallut donc se resoudre à rester a Zutz et courrir les risques d'être pris pendant la nuit.

Si l'ennemi, par malheur, avoit eu connaissance de notre triste situation, il nous auroit eu a bon marché. Une grande partie des troupes avoient été renvoyées sur les derières en réserve. Zutz resta un avant poste ou il y avoit plus de blessés que de combattans. L'on mit tous les traîneaux en requisition et vers le matin les pauvres blessés étoient tous partis. Cela nous tranquilia beaucoup, car l'idée d'être peut être obligé d'abandonner ces pauvres malheureux à l'ennemi nous tourmentoit a l'infini.

Enfin, le 9 vers les 8 heures du matin, l'on se retira sans que l'ennemi ne se soye montré. Nous aprimes, par la suite, qu'il avoit été plus inquiet encore que nous et que si nous nous étions montré a Madoulain, il se seroit rendu sans coup férir⁷⁵.

Je ne puis m'empêcher de citer ici une anecdote assez intéressante. Mr. le Major de Ziegler, prévoyant qu'il étoit impossible d'expédier assez promptement les gelés pour pouvoir penser à se retirer encore le 7, invita les autres chefs à rassembler tous les capitaines, tant pour apprendre d'eux au juste la quantité de gelés, que pour viser aux moyens de les faire transporter sans délai et

⁷⁴ Gady verfügte nur noch über Oberleutnant de Diesbach und 27 einsatzfähige Unteroffiziere und Soldaten. GADY, «Souvenirs» (Anm. 2), S. 495.

⁷⁵ Bachmanns Rapport findet sich abgedruckt bei BURKHARDT (Anm. 6), S. 439–441. – Bachmanns handschriftlicher Bericht findet sich im Hist. Museum Glarus, ZV 3, 17 H 20.

enfin leur communiquer la décision a la quelle l'on venoit de s'arreter, de ne se retirer que le lendemain matin, afin par ce moyen d'avoir le tems de sauver les blessés.

On se rassembla donc dans la chambre du comte de Pressigni, officier de l'état major general suisse⁷⁶. Je me rapelle qu'on y parla beaucoup plus en françois qu'en allemand et que chacun dit sa façon de penser assez clairement pour que quelqu'un, qui nous auroit écouté, eut pris une connaissance parfaite de notre critique position. Enfin, toutes les mesures ayant été prises pour se mettre à l'abris de surprise, l'on se quitta et M^r. de Pressigni se jeta sur un des deux lits qui étoient dans cette chambre. Presque tous les officiers passèrent la nuit dans cette même maison.

Le matin, 3 officiers⁷⁷ ennemis qui avoient restés cachés chez des bourgeois de Zuz, vinrent se rendre prisonniers. Un domestique de la maison où nous étions, annonça alors qu'il y avoit encore un bas officier caché et l'on ne fut pas peu surpris de le trouver dans la chambre de M^r. de Pressigni où nous avions été rassemblé la veille, caché entre deux matelas. Il avoit entendu toute notre conversation. Si nous nous étions retiré pendant la nuit, cet homme auroit pu donner promptement à l'ennemi connaissance de notre situation. Il en auroit pu resulter un grand malheur pour nous. Tant il est vrai que souvent le sort d'une armée dépend d'une petite circonstance, telle que celle là, que personne ne pouvoit ni prévoir ni empêcher. Le 8, la retraite se fit sans événement et nos avant postes restèrent comme du temps passé aux retranchemens de Zernez.

Les nouvelles devenoient de jour en jour plus mauvaises⁷⁸.

⁷⁶ Es handelte sich dabei um das Haus der Herren von Planta. GADY, «Souvenirs» (Anm. 2), S. 495–496.

⁷⁷ Nach ZIEGLER 79 (Anm. 42), S. 41, waren es nur zwei Offiziere, was in Unkenntnis ihrer Funktion unbedeutend ist.

⁷⁸ Auch kurz bei GADY, «Souvenirs» (Anm. 2), S. 497–498. – Zur Kenntnis der Lage ist zu vermerken, daß General Macdonald mit der in Dijon vereinten Reservearmee von 14–15 000 Mann als «Armée des Grisons» zwischen Chur und Feldkirch stand. Er sollte im November 1800 auf den linken Flügel der französischen Hauptarmee in Oberitalien vorstoßen, Trient besetzen und die österreichischen Stellungen an Etsch und Minico umgehen. Da der direkte Weg ins Tirol u.a. durch die Schweizer Emigrantentruppen versperrt war, zog Macdonald im Dezember unter mißlichen Wetter- und Verpflegungsverhältnissen über den Splügen. Zur Entscheidung in Italien und zum erhofften Vorstoß in die österreichischen Erbländer kam er zu spät. Philippe P. SEGUR, *Lettre sur la*

Nous aprimes, le 16 X^{bre}, que l'ennemi etoit déjà près de Kuffstein, forteresse tyroloise, et que Macdonald avec une forte colonne s'avançoit de la Walteline pour tacher de passer le Tonale Joch, ce qui menacoit le Tyrol d'etre complètement tourné par deux cotés divers. Le 20 X^{bre}, l'on aprit que la communication etoit coupée avec Salzbourg et que nous étions par consequent séparé de la grande armée, d'où l'on ne pouvoit plus recevoir de nouvelles que par la Carinthie. Le General de Bachmann qui commandoit à Nauders se trouvoit dans la plus delicate et critique position. Ses avant postes étoient encore à Zernez à 9 lieues en avant sur notre droite. L'ennemi etoit à plus de 40 lieues derrière nous. Il y avoit beaucoup d'inquiétude sur la gauche par l'aproche de Macdonald et il falloit un espèce de miracle pour que la brigade du General de Bachmann puisse échapper la captivité.

Le 21 X^{bre}, les magazins dans le Tyrol commencèrent à filer. Les troupes autrichiennes, qui étoient de notre brigade, partirent et le General de Bachmann resta avec les deux regts. suisses qu'il fallut étendre jusque dans la vallée de Samnaum pour garnir les defilés. L'inquiétude sur la gauche augmentoit visiblement. A tout moment, l'on voyoit passer des ordonnances au gallop. Un bruit sourd courroit que Botzen étoit menacé par Macdonald.»

Critique des batailles perdues de Hohenlinden et Marengo⁷⁹

«Le même jour 21, nous eumes enfin des détails de la funeste affaire de Hohen Linden. Tout le monde scait que l'Archiduc Jean s'avança victorieux jusque là, mais la negligence que l'on eut à garnir le bois entre Makeldorf et St. Cristoph donna occasion à l'ennemi de tomber sur les flancs et sur le derrière de la colonne principale et nous perdimes cette decisive bataille. Le Général

campagne du général Macdonald dans les Grisons (1800/1801), Paris 1802. – Dazu auch Kriegsarchiv Wien, Feldakten Italien 1800, 13/186.

⁷⁹ Dieser Abschnitt fehlt bei GADY, «Souvenirs» (Anm. 2). – Aufschlußreich zu den Schlachten sind G. H. VON BÜLOW, *Histoire des campagnes de Hohenlinden et de Marengo*, London 1831. – Jean THIRY, *Marengo*, Paris 1949. – Alfred HERRMANN, *Marengo*, Münster i. W. 1903. – A. SCHLEIFER, *Die Schlacht bei Hohenlinden am 3. Dezember 1800 und die vorausgegangenen Heeresbewegungen*, 2. Aufl., Erding 1885. – Ernest PICCARD, *La campagne de 1800 de 1800 en Allemagne*, Paris 1907. – IDEM, *Hohenlinden*, 2 Bde., Paris 1909.

Lauer rendit l'Archiduc Jean (qui, trop jeune et trop inexperimenté encore pour commander une armée, s'en rapportoit entièrement à lui) cette journée bien amère. Il versa des larmes, helas, et vit ainsi sa carrière, qu'il avoit commencé par des victoires, ternie par un echec qui ne peut à la vérité être reproché qu'à Lauer.

La bataille de Maringo, completement gagnée pour nous jusqu'à six heures du soir, fut perdue une heure après par la negligence, que l'on eut, de remettre les troupes en ordre après la victoire. Celle de Hohenlinden fut perdue par une negligence d'un genre tout aussi impardonnable! Jamais un Général ne perd de bataille sans qu'on ne lui reproche des fautes, mais la critique est très aisée après l'évennement. Il est à croire que ceux qui blament un Général battu n'eussent pas aperçu la faute, qu'ils lui reprochent après coup, s'ils avoient assisté à l'affaire. Voila une chose de la quelle il faut toujours se rappeler lorsque l'on veut s'ériger en censeur d'une action guerrière quelconque, car les relations les plus fidèles ne peuvent representer la chose telle qu'elle étoit à celui qui, tranquillement assis derrière sa table, s'amuse à critiquer et à mettre au jour les fautes d'un Général.

Cependant, tout éloigné que je sois de critiquer et de vouloir donner le nom de fautes à ce que l'on peut attribuer au malheur ou à une petite circonstance ignorée, qui a produit peut-être de grands effets, j'ai osé dire que les deux batailles en question furent perdues par des fautes impardonables, parce que ces fautes sont visiblement contraires aux règles fondamentales et générales de l'art de guerre. Le militaire, qui connaît un peu son métier, saura bien ce que je veux dire.»

*Réflexions sur l'état major général autrichien*⁸⁰

«Peut-être ne sera-t-il pas hors de saison d'appliquer a ces deux grandes époques une des raisons ou, pour mieux m'expliquer, un de ces vices que j'ai dit avoir remarqué à l'armée autrichienne. Il faut convenir que les officiers de l'état major Général sont bien choisis a cette armée. Ils ont des connoissances militaires. C'est, en un mot, un corps aussi utile que respectable, mais il me semble qu'il n'est pas assez nombreux. Dès lors viennent peut-être quantité de négligences que probablement l'on doit attribuer aux travaux sans relâche, et à la tension d'esprit continue auxquels ces officiers sont astreints. Non seulement ils reconnaissent le terrain, lèvent les plans, conduisent les colonnes, mais ils expédient même les ordres et très souvent font auprès de leurs Generaux l'office particulier d'aide de camp ou, ce qui est la même chose, de secrétaire. Il arrive le plus souvent que les Generaux leur accordent toute la confiance qu'ils méritent, s'en rapportent à eux, et il n'est pas étonnant, alors qu'un tel officier ayant la tête pleine de quelques grands projets et de toutes les mesures secondaires pour le faire réussir, n'en oublie quelques fois une. Il me paraît donc que cette classe d'officiers, cette pépinière de gens à talents, devrait être beaucoup plus grande. Il résulteroit de là, que chacun ayant sa partie et son terrain à invigilier, de pareils oubli ou négligences n'auroient plus lieu et qu'un Général, ne pouvant tout embrasser d'un coup d'œil, seroit au moins assuré d'avoir à chaque point de conséquence un homme intelligent, actif et connaissant bien les localités, qui l'aviserait toujours à temps des choses intéressantes qui pourroient influer sur l'opération projetée.

J'aime à croire que si les officiers de l'état major général attaché à l'armée de l'Archiduc Jean eussent été plus nombreux, ils eussent eu le loisir de couvrir les flancs de la colonne principale à

⁸⁰ Dieser Abschnitt fehlt bei GADY, «Souvenirs» (Anm. 2). – Karl Friedrich KURZ, *Der k. und k. Generalstab und seine Chefs im Spiegel der Geschichte*, Wien 1907, hier bes. S. 19–33, sieht das Problem wohl, jedoch nicht von der von Gady anschaulich geschilderten Seite. Erzherzog Karl war sich der Mängel des Generalstabs sehr bewußt und strebte eine Verbesserung an. In diesem Zusammenhang ist u.a. sein Reglement *Grundsätze der höheren Kriegsführung für die Generäle der österreichischen Armee*, Wien 1806 (Reprint hrsg. von Walter HUMMELBERGER, Osnabrück 1974), zu beachten.

l'affaire de Hohenlinden d'une manière a rendre cette journée victorieuse pour les armes de l'Empereur. Il ne peut m'entrer dans le tête qu'une colonne ennemie aye pu, sans être aperçue, faire une marche directe de trois lieues et tomber sur notre flanc et nos derrières, surtout lorsque je considère que notre colonne principale étoit engagée dans un bois et qu'un chemin conduisoit de St. Christoph sur elle, chemin que l'ennemi ne trouvant pas gardé, prit pour opérer sa manœuvre!»

*La retraite du régiment Bachmann (hiver 1800)*⁸¹

«Le Général Auffenberg avoit déjà engagé plusieurs fois le General de Bachmann a retirer ses avant postes de Zernez et même a évacuer complètement l'Engadine. Et quoiqu'il ne lui avoit pas donné d'ordre positif à ce sujet, l'on comprendroit bien par la que le Tyrol n'étoit plus tenable et que, prévoyant une retraite très prochaine et peut-être très précipitée, il desiroit que les avant postes de notre brigade se rapprochent. Le General de Bachmann avoit de la peine à se résoudre à la retraite devant un ennemi qu'il avoit battu et qui, jusqu'ici, n'avoit osé tenter de prendre sa revanche car, depuis l'affaire de Zuz jusqu'ici, tout étoit tranquile aux patrouilles près qui, se rencontrant chaque jour, se fesoit mutuellement tout le mal possible⁸².

Mr. Nüscherler, de Zürich, officier du regt. de Bachmann, comandant une de ces patrouilles, se conduisit avec tant d'intelligence et de fermeté qu'une embuscade de plus de 150 hommes ne parvint pas à l'entamer⁸³. Il découvrit le piège, se retira avec beaucoup d'adresse et de courage et fut le seul blessé. Malheureusement, il court risque d'être estropié.

⁸¹ Die Einzelheiten zu den Rückzugsgefechten gibt ZIEGLER 79 (Anm. 42), S. 41–43. – Dazu Kriegsarchiv Wien, Feldakten Tirol 1800, 12/332, 342, 357, 369, 475, 476.

⁸² Am 21. Dezember 1800 gab Bachmann von Nauders Major Müller Befehle zum Rückzug. Hist. Museum Glarus, ZV 3, 17 H 14 und 16.

⁸³ Nach ZIEGLER 79 (Anm. 42), S. 42, kämpfte Nüscherler mit 40 Mann gegen 200 Franzosen.

Le 23 X^{bre}, le General de Bachmann se decida enfin a rapprocher ses avant postes⁸⁴. On abandonna donc Zernez et les avant postes furent établis à Casa Nova, ou il y eut quantité de combats meurtriers et ou le brave regt. de Salis a prouvé que les Grisons sont aussi bons soldats que les Suisses. L'ennemi fut chaque fois repoussé.

Le même jour 23. X^{bre}, l'on aprit que l'ennemi etoit déjà a Salzbourg et par conséquent pouvoit, en entrant dans la Carinthie, couper toute retraite à l'armée du Tyrol par cette province. L'on avoit en outre une irruption très sérieuse a craindre sur Bozen de la part de Macdonald qui menaçoit de passer le Tonale. Il etoit donc infiniment a craindre que tout le Tyrol ne se trouve d'un moment à l'autre enfermé et que l'armée qui s'y trouvoit, soit faite prisonnière en entier.

Dans la nuit du 27 au 28 X^{bre}, l'ennemi attaqua a 11 heures nos avant postes a la Casa Nova. L'affaire fut très chaude, quoi que nocture. Mais, comme l'on aperçut qu'il etoit nombreux et se formoit en deux colonnes, qu'en outre l'on etoit décidé a quitter l'Ingadine sans perdre beaucoup de monde par une resistance trop opiniatre, l'on se retira avec prudence et fermeté. M^r. le Major de Ziegler couvrit la retraite avec quelques compagnies de Bachmann et de Salis. L'ennemi perdit beaucoup de monde a cette affaire. De notre coté, il y eut une vingtaine blessé et quelques prisonniers⁸⁵.

On se retira jusqu'a Rämüs le 28. et le 29 on se retira encore jusqu'a Strada ou l'on pouvoit établir les avant postes avec plus d'avantages. Le Général de Bachmann se décida, a la suite des désastres que l'on avoit essuyés en Allemagne et, vu la probabilité qui s'augmentoit à chaque minute que l'on évacüeroit incessamment le Tyrol, à établir la ligne de défense a la Martinsbruk,

⁸⁴ Bachmann gab Major Müller am 23. Dezember die Befehle für die neuen Stellungen mit einem Kroki (vgl. Abb.). Hist. Museum Glarus, ZV 3, 17 H 17 und 19.

⁸⁵ Dank befehlswidrigem Behaupten der Brücke von Schuls konnte Ziegler die Kompanie Toggenburg vom Regiment Salis auf dem Rückmarsch von Tarasp vor der Gefangennahme durch die Franzosen retten. ZIEGLER 79 (Anm. 42), S. 42–43.

fameux passage de l'Ingadine en Tyrol, ou nous avions des retranchemens que je crois imprenables, si l'on a la troupe nécessaire pour les deffendre.»

*La situation en Allemagne (hiver 1800/1801)*⁸⁶

«Le 28 X^{bre}, nous reçumes la nouvelle officielle que l'Archiduc Charles avoit pris le comandement de l'armée d'Allemagne et que son quartier general etoit a Kremsmünster en Autriche. L'on eut connu dès ce moment de grandes espérances, s'il n'avoit pas fallu penser qu'on l'avoit rappelé trop tard. On croyait voir dans sa proclamation à l'armée, ou il n'oublia rien pour ranimer le courage des troupes, qu'il avoit trouvé le mal trop grand pour pouvoir y rémedier.

Le 31^e X^{bre}, 1800, dernier jour du 18^e siècle, le General de Bachmann reçu la nouvelle officielle d'une nouvelle armistische conclue entre l'Archiduc Charles et Morreau, & toutes les troupes qui etoient en Tyrol, recurent l'ordre de marcher sur Bruk derrière la Mour, retraite de 130 lieus apeu près.

Nous avions ignoré jusqu'ici la triste situation de l'armée d'Allemagne. Son Altesse l'Archiduc Charles la trouvat dans un si terrible etat qu'il ne lui resta d'autre espoir pour sauver Vienne que celui de la paix. L'armée etoit pour ainsi dire détruite. Quel n'a pas du être le chagrin de ce grand homme! Accepter le comandement d'une telle armée, se mettre a la tête des affaires,lorsque tout est perdu, voila ce qui s'appelle de la grandeur d'âme, du vrai patriotisme⁸⁷. Il est a présumer que s'il n'etoit pas arrivé a tems pour conclure cette trève, l'ennemi se fut emparé de la Bohème, de l'Autriche, de la Stirie et que la Croatie et l'Hongrie eussent été de même conquises sous peu. Cette vraisemblance est encore bien plus fondée sur l'opinion générale du peuple que sur la faiblesse de l'armée. Je ne puis donc douter un moment que

⁸⁶ Fehlt bei GADY, «Souvenirs» (Anm. 2).

⁸⁷ Ein bezeichnendes Bild von den Distanz- und Zeitverhältnissen gibt die Tatsache, daß der Kommandowechsel als Generalbefehl vom 19. Dezember 1800 erst am 28. Dezember zu Kenntnis von General Bachmann gelangte. Hist. Museum Glarus, ZV 3, 17 H 15.

l'Archiduc Charles sauvat l'Allemagne par cette suspension d'arme et la paix qui s'en suivit. J'ai cherché à m'instruire le plus possible sur la situation militaire et politique de l'Allemagne à l'époque où l'Archiduc Charles fut placé à la tête des affaires, et c'est ensuite de ces recherches que je me suis persuadé que l'ennemi eut pénétré jusqu'en Hongrie, si la suspension d'armes n'avoit pas eu lieu. J'invite tous ceux qui pourroit avoir des doutes à cet égard, et qui regarderont mon opinion comme trop hasardé, à faire des perquisitions sur les ressources qu'offroient alors les Royaumes de Bohême et d'Hongrie et sur l'opinion générale de ces deux peuples à cette époque. Ils verront que je n'ai pas trop dit. La guerre continua cependant en Italie et la trêve n'eut lieux dans ces contrées qu'après une très grande effusion de sang.»

Suite de la retraite du régiment Bachmann

«Le 1^{er} de janvier, nous quittâmes dès le matin l'Engadine après avoir donné à l'ennemi connaissance de la nouvelle trêve ⁸⁸. Dans l'après diné, les francois, espérant profiter de notre sécurité, tentèrent de nous surprendre et, sous le prétexte qu'ils n'avoient pas connaissance de la suspension d'arme, ils vouloient tacher de faire notre regt. prisonnier. Le regt. de Salis s'étant transporté sur les derrières ce jour là, il ne restoit plus que celui de Bachmann à Nauders et environ. L'ennemi avoit donc déjà passé la Martinsbruk et n'étoit derrière plus qu'à 150 pas de nos retranchemens lorsque l'allerte se donna et il fallut courir à toute jambe pour y arriver avant lui. L'ennemi, voyant fumer les mèches et apercevant que nous étions très décidés à nous défendre à toute outrance, entra en pourparler, mais il prétendoit entrer à Nauders. Le General Bachmann leur fit annoncer que, puisqu'ils avoient rompu la foi des traités d'après lesquels il étoit convenu que les francois ne passeroient la Martinsbruk que le 8 janvier, il étoit décidé à recomencer la guerre, que s'ils ne se retiroient pas, il alloit faire feu et que le commandant francois seroit responsable du sang qui alloit couler.

⁸⁸ Mit Einzelheiten schildert ZIEGLER 79 (Anm. 42), S. 44–45, den folgenden französischen Angriff.

Cette déclaration ferme accompagnée de la rage qui nous animoit et qui ne pouvoit être ignorée de l'ennemi, eut enfin le pouvoir de lui faire comprendre que ceci devenoit sérieux, et il convint alors par un nouveau traité de suivre à la lettre le texte de la trêve conclue entre l'Archiduc Charles et Morreau. Le régiment de Bachmann fut obligé de passer la nuit entière au bivouac dans les retranchemens. Il faisoit bien froid et il y eut encore une douzaine d'hommes gelés.

Il faut, avant d'aller plus loin, dire ici un mot du Général Auffenbourg. Les régts. de Salis et de Bachmann seroient ingrats, si chaque individu de ces deux régts. ne conservoit pas éternellement le souvenir de la bonté et de l'attachement réel que ce brave Général nous témoigna en toute occasion. Nous devons tous le regarder comme un père et si nous avons du admirer en lui cet amour chaud pour son Souvrain et le vrai patriotisme qui l'animoit, nous lui devons une reconnaissance sincère, car il nous a toujours rendu justice et quoi qu'étrangers il nous donnoit hautement et publiquement les témoignages de son amitié et de son estime.

Le régiment de Bachmann partit le 2 janvier de Nauders pour se rendre à sa destination⁸⁹, que j'ai cité plus haut, et arriva le 8 à Brixen où il séjourna jusqu'au 16 afin de donner au corps de Hiller le temps de défiler, lequel d'Innspruck, passant par Sterzing, devoit gagner le Pusterthal avant nous. Le 15 janvier, il arriva à Brixen une petite colonne française destinée à établir en Tyrol les sauvegardes convenues selon la trêve. Le 16, le régiment se remit en route pour gagner sa destination, laquelle fut changée et, le 10 février, il entra dans ses cantonnemens entre Vindisch Festriz et Ganoviz dans la basse Stirie. En quittant le Tyrol où l'on voyoit par tout des sauves-gardes françoises, on se réjouissoit de ne plus en voir, mais nous trouvames dans la Carinthie l'armée française même, ensorte qu'officiers françois, autrichiens et suisses, ainsi que les soldats, se

⁸⁹ Auf den Rückzug gehen GADY, «Souvenirs» (Anm. 2), S. 498–499, und ZIEGLER 79 (Anm. 42), S. 45, nur kurz ein. Gady vermerkt hingegen die dabei erfolgte Besichtigung von Telach in Kärnten am 22. Januar 1801 und den Besuch bei Fräulein von Lenzburg in Klagenfurt. Seinerseits freute sich Ziegler, seine Frau mit dem unterwegs geborenen Sohn, dem späteren eidgenössischen Divisionär Eduard Ziegler, unbeschadet von den Kriegswirren in Bozen wiederzufinden.

trouvoient souvent ensembles logés sous le même toit. Nous n'avons en general pas à nous plaindre des francois. Il y eut bien quelques petites rixes de tems a autre et quelques coups de sabres donnés, mais ils ne nous insulterent point et nous laisserent passer fort tranquillement.

Cette route, qui calculée depuis Nauders jusqu'a Oplotniz ou l'etat major du regt. de Bachmann fut stationnée, est de 125 lieues, fut très pernicieuse au regt.⁹⁰. Nous trainames tous nos malheureux gelés sur des traineaux jusqu'ici après nous, ne voulant pas les laisser entre les mains des françois dans le Tyrol. Il n'y eut pas moyen de les placer dans aucun hopital jusqu'ici. Il en mourut plusieurs au printemps et il se manifesta, en outre, une espèce de malladie epidémique dans le regt. qui fit de très grands ravages.»

Le licenciement du régiment Bachmann (printemps 1801)

«Mr. le General de Bachmann, qui avoit été appellé a Vienne par Mr. Wikham, y resta assez longtems⁹¹. Mr de Wikham lui fit de très belles promesse s'il vouloit persuader son regt. à s'embarquer, mais il n'articula pas sur le traitement qu'auroit le regt. Sa destination devoit être sur toutes les cotes et isles de la Mèditerranée. Notre digne Général oublia complètement ses propres interrets et, ne voulant pas exposer tant de braves gens aux hasards d'une entreprise d'autant moins solide que rien n'etoit stipulé par écrit, il se refusa a toute demarche et ne voulut jamais consentir, quoi-

⁹⁰ Die 125 Meilen wurden in 118 Marschstunden vom 2. Januar bis zum 10. Februar bewältigt. LAUPPER (Anm. 27), S. 33–34. Der Rückzug führte von Nauders über Glurns, Meran, Bozen, Brixen (mit 10 Tagen Aufenthalt), Bruneck, Innichen, Sillian, Lienz, Steinfeld, Paternion, Villach, Klagenfurt, Völkermarkt, Unterdraunburg, Mahrenberg, Marburg und Schleinitz nach Windisch-Feistritz und Gonobitz. Das von Gady zitierte Oplonitz dürfte mit Ochlonitz identisch sein.

⁹¹ Bachmann überreichte die im Engadin eroberte Fahne am 29. Januar 1801 dem Kaiser. ZIEGLER 79 (Anm. 42), S. 47. In den folgenden napoleonischen Kriegen behändigten die Franzosen diese Trophäe wieder. – Die Offiziere nutzten ihren Aufenthalt zu Ausflügen. So schildert GADY, «Souvenirs» (Anm. 2), S. 499–501, die Gegend von Malahorn, ZIEGLER 79 (Anm. 42), S. 45–46, diejenige von Agram.

qu'on lui faisoit un pont d'or et qu'on l'assuroit que lui pourroit tranquillement jouir de ses appointements sur terre ferme, a engager aucun individu de son regt. a s'embarquer⁹².

Ce fut alors que la S.M. la Reine de Naples, qui étoit à Vienne, fit appeler notre Général et lui proposa d'entrer avec son regt. au service de sa Majesté Sicilienne. Je ne m'arreterai pas à citer ici tout ce qui se passa. Les Anglois se démenèrent cruellement pour avoir notre regt., mais ils ne pensèrent sans doute pas que nous étions presque tous anciens militaires et que c'étoit par l'honneur qu'il falloit chercher à nous captiver. Ils avoient l'air de traiter d'une marchandise. Bref, tous les officiers, à l'exception de 5, refusèrent ce service et chacun desiroit avec ardeur que nous puissions entrer au service de Naples. Tout annonçoit la réussite de cette affaire. La Reine promit de payer à chaque soldat licencié, qui voudroit accepter ce service 20 kreuzer par jour, en attendant que le courrier revienne de Palerme.

Le 28 avril, le regt. de Bachmann passa la revue de licencement. Jamais il ne fut si beau. L'aspect de ce superbe régiment donna beaucoup de regrets aux Anglois de n'avoir su l'accaparer. Il n'y eut que 27 hommes qui signèrent pour l'embarquement. Je dois expliquer ici à ceux qui n'ont pas connaissance des engagements qu'avoient pris les regts suisses avec l'Angleterre, que ces regts furent levés par des officiers émigrés pour le service de la Patrie à la solde de sa Majesté britannique, que le soldat promettoit par son engagement de servir 3 ans, bien entendu qu'on ne le pourroit pas embarquer. D'après cela, chacun étoit libre d'accepter les propositions de l'Angleterre ou d'être licencié.

D'après les ordres reçus, ce fut le 4 may que le regt. de Bachmann commença à licencier les soldats. L'on forma tous les 2 jours une colonne de 200 hommes à peu près et le 14, la dernière colonne partit. Il seroit difficile d'exprimer les sentimens d'attachement & de confiance que ces braves gens avoient en leur

⁹² Kommissar Ramsay schickte am 29. März 1801 Bachmann ein Projekt für den neuen Vertrag zum englischen Dienst und am 31. zusätzliche Aufklärungen zu den Abfindungen. Zum letzten Punkt sollten Offiziere über 40 Jahre 10 Monatslöhnen als Entlassungsprämie erhalten. Hist. Museum Glarus, ZV 3, 17 H 21. – Vgl. Anm. 40. – Es ist zu hoffen, daß die Regimentsabrechnung – im Hist. Museum Glarus, ZV 3, 17 H 18, befindet sich nur der Monat Dezember 1800 – noch gefunden wird.

Général et les officiers en général, mais je crois qu'il seroit difficile aussi que des soldats puissent être traités avec plus de bonté que les nôtres le furent.

Quelque 6 cents allerent a St. Florian, ou des cantonnemens leur étoient préparés, recevoir la solde de la Reine de Naple et attendre qu'un nouveau regt. de Bachmann aille se former là. Les autres, pressé par l'amour de la patrie et le désir de rejoindre leurs parents, prirent la route de la Suisse. C'est ainsi que ce beau et brave régiment fut dissout. Le 18 may, toutes les espérances napolitaines s'avanouirent. La Reine fit annoncer qu'il n'y falloit plus penser pour le moment. Il fallut licentier pour la seconde fois le petit rassemblement de St. Florian. J'ai oublié de dire que l'Angleterre paya à chaque bas officier & soldat deux mois de paye pour argent de licenciement & 9 florins d'empire argent de route. Les officiers obtinrent 7 mois d'appointemens.»⁹³

⁹³ Gady kehrte mit dem Zürcher Hauptmann Rahn in die Schweiz zurück. Die Reise führte am 18. Juni nach Triest und Venedig, wo sie bis zum 30. verweilten. Am 4. Juli in Ochlonitz, am 7. in Graz, besuchten sie bis zum 1. August Salzburg, wovon Gady eine Beschreibung gibt. Am 20. August 1801 traf Gady wieder in Freiburg ein. Er war, wie seine Schilderungen des Einsatzes als eidgenössischer Oberst während der Mediation zeigen, für immer von den Erlebnissen in Graubünden gezeichnet. Hubert FOERSTER, *Der Einsatz der Schweizer Armee in den Alpen: Ein Problem für das neue Bundesheer von 1804?*, in: 17. Kongreßakten (Anm. 46).